ÉTUDE BIOGRAPHIQUE

SUR

LOUIS GÉRARD

BOTANISTE,

Suivie de plusieurs lettres inédites de COMMERSON, LINNÉE, BURMANN, MALESHERBES, PAPON, et autres personnages célèbres,

PAR

M. OCTAVE TEISSIER,

Auteur des biographies d'ARNAUD DE VILLENEUVE et de LOUIS D'AGUILLON, membre de la Société des sciences, arts et belles-lettres de Toulon, correspondant des Sociétés de Statistique de Marseille et d'Archéologie de Draguignan.



TOULON.

IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE D'E. AUREL, RUE DE L'ARSENAL, 13.

MDCCCLIX.

LOUIS GÉRARD,

de Cotignac, (Var).

1733 - 1819.

d'après le dessin de Mr Letuaire

Lith. d'E. Aurel, Toulon.

à Monsieur Boinet
Directeur de l'Enregistrement
souvenir de son très humble
serviteur et ami
Fr. Gérard
Cotignac 1er 9bre 1859.

ÉTUDE BIOGRAPHIQUE

SUR

LOUIS GÉRARD

BOTANISTE.

Extrait du Bulletin de la Société des sciences,
arts et belles-lettres de Toulon.

ÉTUDE BIOGRAPHIQUE

SUR

LOUIS GÉRARD

BOTANISTE,

Suivie de plusieurs lettres inédites de COMMERSON, LINNÉE, BURMANN, MALESHERBES, PAPON, et autres personnages célèbres,

PAR

M. OCTAVE TEISSIER,

Auteur des biographies d'ARNAUD DE VILLENEUVE et de LOUIS D'AGUILLON,
membre de la Société des sciences, arts, belles-lettres de Toulon,
correspondant des Sociétés de Statistique de Marseille
et d'Archéologie de Draguignan.



TOULON.

IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE D'E. AUREL, RUE DE L'ARSENAL, 13.

MDCCCLIX

Paris, le 10 août 1859.

Monsieur,

J'ai lu, avec le plus vif plaisir, votre très-intéressante notice sur Louis Gérard. Vous savez le faire apprécier comme botaniste, aimer comme homme, respecter comme médecin : il vous devra sa gloire complète, et la riche Provence un nom de plus.

Je ne puis qu'être très-honoré, Monsieur, de la belle place que vous voulez bien accorder au mien, et je vous prie d'agréer l'expression de ma reconnaissance. Je ne doute point du succès de votre livre, ni de l'estime qu'il vous vaudra.

FLOURENS.

LOUIS GÉRARD*,

BOTANISTE,

1733 — 1819



Le monde récompense plus souvent les apparences du mérite, que le mérite même.

LA ROCHEFOUCAULD.

L'histoire de la botanique est toute dans les noms de trois hommes de génie : TOURNEFORT qui, le premier, organisa la science des plantes; LINNÉE, dont l'ingénieux système en simplifia l'étude, et BERNARD DE JUSSIEU, le créateur de la méthode naturelle.

C'est un titre de gloire pour la Provence de compter, parmi ses enfants, Tournefort que l'on considère comme

* Les faits relatés dans cette étude biographique sont extraits : 1° D'un article nécrologique publié dans le *Moniteur universel* du 23 décembre 1819. 2° Des notices insérées dans les recueils ci-après : *Almanach du Var*, de 1822.—*Journal méd. chir. du Var*, de 1824 (AUD. CAILLE). — *Observateur des sciences médicales*, de 1825 (P.-M. ROUX).—*Biographie universelle*, de MICHAUD (suppl.).—3° Enfin, de la correspondance et des manuscrits laissés par Louis GÉRARD. — Je dois la communication de ces derniers documents à l'obligeance des héritiers du botaniste : MM. Polyeucte Gérard, son fils, receveur de l'enregistrement, en retraite, à Hyères, et Louis Gérard, son petit-fils, propriétaire à Cotignac.

le fondateur de cette utile et charmante science. Mais on reproche, non sans motif, au célèbre naturaliste d'avoir trop promptement oublié qu'il était Provençal. Jamais, en effet, il ne s'occupa de nos belles contrées dont la végétation est pourtant si luxuriante et si variée! Son premier ouvrage fut une *Histoire des plantes qui croissent aux environs de Paris.* — Adanson et Fusée-Aublet, qui vinrent après lui, montrèrent la même indifférence pour nos richesses botaniques.

Moins ambitieux que ses devanciers, le botaniste provençal qui fait l'objet de cette étude biographique, consacra de longues années à la recherche et à la classification des plantes de son pays. Il en publia une nomenclature raisonnée, en 1761, sous le titre de *Flora gallo Provincialis.*

Cet ouvrage, dans lequel Louis Gérard inaugura la célèbre méthode naturelle à peine fondée par Bernard de Jussieu, produisit une véritable sensation dans le monde savant. Nommé associé non résident de l'Académie des sciences sur la présentation de Malesherbes, son protecteur et son ami, honoré de l'estime particulière du grand Linnée qui le consultait souvent, l'auteur de *la Flore de Provence* occupa, dès ce moment, un rang distingué parmi nos botanistes les plus illustres.

Et cependant (il est triste de le constater), le nom de Gérard est aujourd'hui à peu près inconnu, même en Provence, son pays natal.

C'est qu'il fut un de ces hommes modestes et laborieux, très-rares dans tous les temps, qui aiment la science pour

elle-même, et qui ne songent pas à lui demander un peu de cette renommée que tant d'autres recherchent si ardemment.

Louis Gérard naquit à Cotignac, petite ville située près de Brignoles, le 16 juillet 1733. Son père, le docteur François Gérard, passait, à juste titre, pour un des médecins les plus distingués de la Provence. Sa mère, née Lombard de Taradeau, était une femme aux manières simples et au cœur dévoué, qui n'avait pas cru se mésallier en épousant un médecin de campagne entouré de l'estime générale.

Louis Gérard hérita du savoir de son père et des douces qualités de sa mère. Aussi pourrait-on résumer en deux mots : *science et charité*, l'histoire de sa vie que je vais esquisser à grands traits.

Doué d'une intelligence vive et précoce, animé d'un ardent amour pour l'étude, un excès de travail le conduisit aux portes du tombeau, à cet âge où beaucoup d'enfants ne savent pas encore lire couramment. Pendant six mois, son père le disputa à la mort, pied à pied. J'ai suivi dans les notes qu'il a laissées, les différentes phases de cette cruelle maladie, et je ne crois pas que l'on puisse rien lire de plus émouvant.

Rendu à la santé, Louis Gérard entra au collége des Doctrinaires, à Draguignan, où il fit de fortes études. Il revint à l'âge de 15 ans à Cotignac. Son père le laissa libre de choisir la profession qu'il voudrait embrasser, et lui donna un an pour prendre une détermination. C'était accorder

de longues vacances au jeune collégien. Mais il n'était pas dans la nature du futur botaniste de rester sans occupation. Il mit le temps à profit, en lisant tous les livres qu'il put se procurer dans la maison paternelle. Or, les ouvrages de médecine se trouvaient en majorité dans la bibliothèque du docteur. Il en résulta que Louis Gérard, obéissant, sans le savoir, au secret désir de son père, prit un goût particulier pour les études médicales. En ce temps-là, il faut le dire, les enfants considéraient encore comme un honneur de suivre la carrière paternelle, et les parents, de leur côté, s'efforçaient de faire naître et de développer ce sentiment, auquel le barreau et la médecine ont dû des hommes d'un mérite éminent.

Le docteur Gérard avait pour ami le célèbre Lieutaud, professeur à la faculté d'Aix, qui devint, plus tard, médecin de Louis XV. Il lui présenta son fils, en lui affirmant qu'il avait une véritable vocation pour l'art médical. Lieutaud, assez incrédule par caractère, et mal disposé en ce moment, fit subir au jeune homme un long interrogatoire, dans lequel il chercha à l'embarrasser. Mais Louis Gérard sortit victode eette épreuve. Ses réponses précises et savantes firent une vive impression sur Lieutaud, qui, surpris, émerveillé, s'écria en s'adressant à son ami : « Ton fils est très-fort, » je connais peu de médecins capables de si bien discourir » sur la physique, l'anatomie et l'histoire de la médecine. » — Paroles extrêmement flatteuses dans la bouche d'un homme aussi compétent, et dont la franchise un peu trop méridionale était passée en proverbe.

Louis Gérard justifia bientôt le jugement porté par l'illustre médecin, en passant un remarquable examen devant la faculté de Montpellier, qui le reçut docteur à l'âge de 20 ans.

Mais à Montpellier, Gérard s'est lié intimement avec Commerson *, qui lui communique son amour pour la botanique, et le jeune médecin, déjà porté à l'étude de la nature par son caractère observateur et méditatif, ne rêve plus que plantes et fleurs.

C'était en 1755.—Linnée tenait le sceptre de la botanique. Son système qui en simplifiait si heureusement l'étude, avait mis cette science en grande faveur. Chacun s'en occupait : les savants entreprenaient de périlleux voyages pour découvrir de nouvelles plantes, les gens du monde formaient des herbiers, et quelques amateurs, comme M. de Bombarde, à Paris, et M. Smith, à Londres, y employaient des sommes considérables. Enfin, Bernard de Jussieu, lui-même, qui devait bientôt apporter une révolution dans la botanique, enseignait dans ses cours le système sexuel de Linnée, et réunissait autour de sa chaire une foule nombreuse, parmi laquelle on remarquait, disons-le en passant, le philosophe Jean-Jacques Rousseau et Malesherbes, le futur défenseur de Louis XVI.

L'illustre Linnée régnait donc en maître. Il jouissait de la plus grande considération, non-seulement auprès des naturalistes, qui avaient adopté son système avec enthousiasme, mais encore auprès des têtes couronnées elles-mêmes. Le roi d'Angleterre et le roi d'Espagne l'appelaient à leur cour ; le

* V. aux pièces justificatives quelques lettres de cet illustre naturaliste. Commerson n'était pas seulement un savant de premier ordre, c'était aussi un homme de beaucoup d'esprit. Sa correspondance est remplie de détails charmants sur les personnages les plus célèbres de son temps. Il dit, notamment, sur Voltaire, qui lui avait offert son secrétariat, des choses fort piquantes. (A).

roi de Suède, son souverain, l'anoblissait, et le roi Louis XV lui envoyait des graines recueillies de sa main *.

Cependant Gérard, qui avait fait de rapides progrès dans la science botanique, croit remarquer, en lisant les œuvres du naturaliste suédois, que le maître s'est formé une idée peu exacte de certaines plantes de nos contrées méridionales, et qu'il en a donné une description incomplète. Il lui adresse une collection de ces plantes, et joint à cette collection quelques notes, formulées avec une modestie si vraie et un tact si délicat, que sa critique a toute l'apparence de la louange.

La réponse de Linnée ne se fit pas attendre : elle fut charmante. « Vos observations, lui disait-il, sont parfaite- » ment justes. Et j'en ai plus appris, sur les plantes du midi » de la France, par votre envoi et vos remarquables descrip- » tions, que par la lecture de nombreux ouvrages spéciaux. » Aussi, — ajoutait-il, — entretiendrai-je avec zèle et dévoû- » mentvotre précieuse amitié....» Il terminait en l'engageant à publier une flore, qui comprendrait toutes les plantes de la Provence et des pays environnants **.

Louis Gérard y avait-il déjà pensé, ou en reçut-il l'idée de Linnée? C'est ce que sa correspondance ne fait pas connaître. Toujours est-il qu'il s'occupa, dès ce moment, de réunir les matériaux de la *Flora gallo Provincialis*.

Il se mit, en effet, à parcourir la Provence, le Piémont et même la Suisse, ne laissant aucun recoin inexploré. Après

* Cuvier, *Biographie universelle*, t. 24, p. 525.

** Voir cette lettre aux pièces justificatives. (E)

quatre ans de courses intrépides sur les plus hautes montagnes, après de longues et intelligentes études, Gérard allait mettre la dernière main à son œuvre, lorsque Bernard de Jussieu lui écrivit pour le consulter sur un nouveau système de classification qu'il venait d'imaginer. Ce système, lui disait-il, est basé sur « *la connaissance des affinités naturelles et la réunion des genres en familles.* »

Louis Gérard partit immédiatement pour Paris.

A cette époque la science botanique n'était pas très-avancée. Elle avait fait pourtant de notables progrès depuis un demi-siècle, c'est-à-dire depuis la publication des systèmes de Tournefort et de Linnée.

Avant Tournefort, en effet, tout était confusion et caprice dans cette science ; il n'existait pas, à proprement parler, de classification : chaque botaniste avait un système à lui *.

La méthode de Tournefort, basée principalement sur les dimensions de la tige et les formes de la corolle, parut en 1694. La clarté, l'ordre et la précision la distinguèrent entre toutes les autres. Mais ce n'était, en somme, qu'un système artificiel, qui n'indiquait aucune règle précise, pour arriver à classer et à décrire les plantes nouvellement découvertes.

* Les anciens ne savaient pas même, — dit Vicq d'Azyr dans son *Tableau du règne végétal*, — combien il est important en botanique d'établir des caractères. Les systèmes adoptés depuis Gesner (1565), ou n'avaient point un seul organe pour base dans tout leur enchaînement, ou étaient fondés sur des parties qui ne sont point essentielles aux végétaux. Les genres n'étaient point déterminés avec assez d'exactitude, la nomenclature ne reconnaissant aucune règle constante. (Tome 1, page 11).

En 1735, Linnée publia une méthode beaucoup plus complète et surtout plus ingénieuse. Il créa notamment une admirable nomenclature, qui réduisait à deux mots pour chaque plante (le nom de l'espèce et le nom du genre), les longues phrases de Tournefort.

Comme moyen d'étude, cette méthode, qui reposait sur les modifications variées que présentent les organes sexuels des plantes, ne laissait rien à désirer; car elle offrait une très-grande facilité pour classer les genres et les retrouver au besoin. Mais ce n'était là encore qu'un de ces systèmes artificiels, qui ne reposaient sur aucune base certaine, et qui faisaient de l'étude de la botanique une question de mémoire. La science devait aspirer à un but plus élevé. Or, ce but, Bernard de Jussieu croyait l'avoir atteint; « il espérait, disait-il à Gérard, arriver à une classification fondamentale et méthodique par la connaissance *des affinités naturelles.* »

Le botaniste provençal, de son côté, ne s'était pas borné à collectionner et à classer. Observateur attentif de la nature, il avait cherché à reconnaître sa marche dans la composition des groupes de plantes formées par elle, et comme Magnol, son devancier, « Il avait cru apercevoir dans les plantes, une » affinité suivant les degrés de laquelle il lui paraissait qu'on » pourrait les ranger en diverses familles, comme on ran- » geait les animaux. »

Gérard était donc, lui aussi, sur la voie du système des affinités, objet des méditations de Bernard de Jussieu; mais son éloignement du centre où convergent et d'où partent toutes les lumières, ne pouvait lui donner ni cette initiative

indispensable, ni cette force d'autorité nécessaire, pour provoquer la révolution scientifique que le génie supérieur de Bernard de Jussieu devait déterminer.

On comprend, dès lors, combien Gérard avait hâte de recevoir les confidences de M. de Jussieu, et avec quel intérêt il assista, en 1759, aux premières applications que l'illustre botaniste fit de son système, peu de temps après, dans le jardin botanique de Louis XV, à Trianon. Bernard de Jussieu établit d'abord trois grandes divisions : Les *Monocotylédonées*, les *Dicotylédonées* et les *Acotylédonées ;* puis il distribua les ordres et les familles suivant l'analogie des caractères généraux.

Louis Gérard, dirigé par les conseils de son savant ami, suivit la même classification dans sa *Flora gallo Provincialis*, qui parut dès l'année 1761 *.

Il fut donc le premier à adopter et à proclamer cette méthode si simple et si féconde ** : car Bernard de Jussieu ne donna lui-même aucune publicité à son système, il se borna à en tracer le plan sur le sol. Ce ne fut que trente ans après, en 1789, que Laurent de Jussieu, son neveu, développa dans un ouvrage intitulé : *Genera plantarum*, la méthode des

* *Parisis.* — Bauche, imprimeur. — 1 vol. in-8°. Cet ouvrage était déjà terminé en 1759 Cela résulte d'une lettre que Malesherbes écrivit, le 29 décembre de la amême nnée, au père du botaniste, à l'occasion de la dédicace de la *Flore*. Voyez ci-après cette lettre à la note de la page 13.

** « L'ouvrage de Gérard, dit Vicq-d'Azyr, sera toujours recherché, parce qu'il a présenté le premier le plan de la méthode naturelle de Bernard de Jussieu. » (*Tableau du règne végétal*, t. 5.)

affinités naturelles, crée par l'illustre botaniste. On peut dire, dès-lors, que Louis Gérard, qui la fit connaître au moment même ou Bernard l'imagina, en fut le véritable promoteur.

Cette intelligente et courageuse initiative lui réussit complètement. Sa *Flore* eut un véritable succès. La première édition en fut enlevée en quelques semaines et l'auteur devint l'objet des hommages les plus empressés. *Jussistes* ou *Linnéens*, tous les botanistes approuvèrent son travail, et lui accordèrent de sincères et chaleureuses félicitations. C'est qu'il avait eu la sage modération de ne prendre dans le nouveau système, que ce qui était positivement supérieur à l'ancien. J'ai parcouru sa volumineuse correspondance et je me suis demandé, après avoir lu les éloges flatteurs qui lui furent adressés à cette occasion, par les hommes les plus éminents de la science, pourquoi l'auteur de la *Flore de Provence* a été si promptement oublié.

Une des causes de cet oubli m'a paru être le choix qu'il fit de la langue latine pour écrire son œuvre. L'ouvrage y gagna en ce sens qu'il se répandit plus facilement dans les pays étrangers. — Il s'en vendit aussi un grand nombre d'exemplaires à Paris; mais, comme il n'était à la portée que d'une certaine catégorie de lecteurs, il ne pénétra pas dans toute la France.

Il n'est donc pas étonnant que Louis Gérard ne soit pas très-connu, puisque son œuvre capitale n'a pas pu être vulgarisée. Le même ouvrage écrit en français aurait eu plusieurs édi-

tions *, et le nom de Gérard serait moins oublié. Celui de Darluc, son contemporain, est infiniment plus populaire et cela sans doute parce que, publiées dans notre langue, ses œuvres ont pu se propager dans toutes les classes de la société. Quoi qu'il en soit, voici dans quels termes flatteurs ce savant naturaliste parle de Gérard et de sa *Flore* dans le plus important de ses ouvrages ** :

« Gérard a compris dans sa *Flore de Provence* toutes les » plantes qui végètent sous un ciel aussi variable, et par des » expositions opposées entre elles. Il nous indique les lieux » où elles naissent, et l'on est assuré de les trouver partout » où il les a vues lui-même ; si quelques-unes ont échappé à » ses pénibles recherches, elles sont en trop petit nombre » pour devoir grossir l'ample moisson des plantes que ce » laborieux observateur a cueillies dans sa patrie. Je ne me » propose pas d'ajouter rien de considérable aux observa- » tions de botanique contenues dans *cet ouvrage immortel*. »

La *Flora gallo Provincialis* est, en effet, un ouvrage très-remarquable. Il est complet comme *nomenclature*, Darluc vient de nous le dire. La *classification méthodique* adoptée par l'auteur est des meilleures ; c'est, du reste, celle que Bernard de Jussieu lui avait révélée et qu'il fut le premier à pro-

* Louis Gérard avait préparé lui-même une seconde édition de sa *Flore*. La révolution survint au moment où il allait la livrer à l'impression et il mourut sans avoir réalisé ce projet. Le manuscrit de cette seconde édition avait été recueilli par M. Polyeucte Gérard, son fils, receveur de l'enregistrement, à Hyères ; mais il eut l'obligeance de le prêter à un naturaliste qui était de passage dans cette ville et l'emprunteur partit sans le lui rendre.

** *Histoire naturelle de la Provence*. Avignon 1792.

clamer. Enfin, la description des plantes, faite avec une parfaite concision de style, ne laisse rien à désirer. Un critique contemporain disait à ce sujet : « Gérard peint à la Wanloo, mais » il adoucit les traits avec élégance et détaille avec tant de » précision qu'il supplée, par l'image, à la présence de l'objet » décrit *. »

Peu de temps après la publication de son livre, Gérard manifesta l'intention de rentrer en Provence. Bernard de Jussieu, qui l'estimait beaucoup et qui aurait voulu le retenir à Paris, lui offrit un emploi de professeur-adjoint au Jardin des Plantes. M. de Bombarde, chez qui il était logé, et Malesherbes, son ami et son protecteur **, joignirent leurs ins-

* Audibert Caille. — *Journal chirurgico-médical du département du Var*, 1824.

** Voici comment Louis Gérard fut mis en relation avec M. de Malesherbes ; c'est le père du botaniste qui parle :

« M. le président d'Entrecasteaux m'ayant fait appeler pour un malade qu'il avait dans son château, me demanda des nouvelles de mon fils et à quoi il s'appliquait le plus. Je lui répondis qu'il se plaisait fort à l'histoire naturelle et principalement à la botanique. Je suis charmé, me dit-il, qu'il s'applique particulièrement à cette partie de la médecine, parce qu'étant à Paris, l'année passée, M. de Lamoignon, fils de M. le chancelier, me pria de lui procurer la connaissance de quelque naturaliste de cette province, pour avoir des plantes et des graines qu'on ne trouve pas aisément dans les autres provinces. Voyez, me dit-il, si votre fils voudrait se charger de cette commission. Je lui répondis qu'il ne demandait pas mieux. M. le président écrivit donc à M. de Lamoignon pour lui apprendre qu'il avait trouvé le naturaliste qu'il souhaitait. Quelques jours après, M. de Lamoignon ayant envoyé un mémoire et une liste d'environ cent plantes et tout autant de graines, M. le président le communiqua à mon fils qui, sans aller de nouveau herboriser, trouva toutes ces plantes et les graines dans son cabinet. M. de Lamoignon, enchanté de recevoir les plantes si bien desséchées et toutes les graines si bien choisies, écrivit à mon fils..... »

tances à celles de l'illustre botaniste ; mais Gérard persista dans sa détermination. Il avait un devoir à remplir en Provence et il n'était pas homme à s'y soustraire.

« Mes forces m'abandonnent, — lui écrivait son père, —
» bientôt je ne pourrai plus courir la campagne... Il me faudra
» laisser mes malades sans secours... »

Gérard n'attendit pas une seconde lettre, il quitta Paris sur-le-champ, laissant ainsi échapper l'occasion peut-être unique de conquérir un nom illustre. Le professorat l'aurait, en effet, mis en évidence ; tandis que l'humble mission de médecin de campagne, à laquelle il allait se vouer, devait le tenir éloigné *de Paris, cette patrie des talents*, selon l'expression de M. de Malesherbes, *où l'on trouve quelquefois les places et toujours la considération capables de flatter un homme de mérite* *.

Louis Gérard rentra à Cotignac.

* Gérard, qui avait trouvé en M. de Malesherbes un protecteur éclairé et dévoué, lui dédia sa *Flore de Provence*. Voici la lettre que M. de Malesherbes écrivit, à cette occasion. au père du botaniste :

« *Paris, 29 décembre* 1759.

« Je voudrais bien, Monsieur, que l'estime que j'ai pour Monsieur votre fils et l'intérêt que je prends à lui, puissent lui procurer quelques avantages réels. Il est fait pour aller au plus loin dans la science qu'il a embrassée.—Je suis bien sensible à l'honneur qu'il m'a fait de vouloir bien me dédier son ouvrage. Il pourrait, sans doute, choisir des Mécènes plus éclairés et plus puissants, mais il n'en trouvera point qui sçache mieux ce qu'il vaut, ny qui désire plus sincèrement son avancement.

» Je suis, etc.

» De Lamoignon de Malesherbes. »

Ici commence pour lui une vie toute de dévoûment et de travail. Les voyages de touriste, le séjour de Paris où l'amitié du grand chancelier lui donnait accès partout, et enfin le Jardin des Plantes, cet Eden des botanistes, tout lui manque. Mais il n'en est ni effrayé ni malheureux. Il saura occuper et son cœur et son esprit. Une jeune femme douce et bonne apportera le bonheur dans sa maison, et lorsqu'il faudra quitter le foyer conjugal pour aller porter au loin les secours de la médecine, il oubliera la longueur de la route en causant avec les fleurs.

Cette agréable compensation ne lui était pas toujours permise. Il lui arriva de se mettre en route par des temps affreux. D'autres fois, appelé en toute hâte la nuit, il fit de longues courses pour se rendre auprès de pauvres paysans qui se croyaient dangereusement malades, et dont la seule maladie était la misère. Dans ces circonstances, bien fréquentes pour lui, comme pour tous les médecins de campagne, Gérard oubliait et l'ennui de la route et l'inutilité de son dérangement en faisant une bonne action. Il déposait, sans bruit, quelques petits écus sur un des meubles de la chambre.

Un jour il ne sut pas dissimuler assez adroitement son offrande. On l'en remercia, et lui, un peu confus, répondit avec cette bonhomie attachante, qu'il semblait avoir acquise dans l'intimité de Malesherbes : « Excusez-moi, ce sont » des auxiliaires que j'ai appelés à mon secours. Les écus » sont bien plus habiles et surtout plus utiles que votre mé» decin, car avec eux vous aurez de la bonne soupe, » tandis que sa science ne pourra jamais en faire autant. »

Il n'allait pas une seconde fois chez les clients, auxquels

son art était inutile. Madame Gérard se chargeait de ce soin, et ses cures à elle valaient bien les siennes *.

Quand le docteur pouvait ainsi se faire remplacer auprès des malades, il revenait avec empressement, avec bonheur, à ses chères plantes, ou à sa correspondance, qui était très-active. C'était avec les botanistes de tous les pays, un échange continuel de richesses végétales : Linnée, de Jussieu, Burmann, Commerson, Sauvages, Gouan, Schmidel, Allioni, Smith et vingt autres lui envoyaient des plantes, ou lui en demandaient **. Ce n'était pas tout, il trouvait encore le temps de préparer pour les nombreuses académies dont il faisait partie, des mémoires sur différents objets ayant trait à la médecine ou à la botanique. — Il écrivit la *Topographie médicale de Cotignac* pour la Société de médecine de Paris, qui

* Madame Gérard était une femme distinguée, dont l'esprit vif et cultivé était plein de charme. Mais ce que l'on aimait en elle, c'était une douceur vraie, et surtout une charité prévenante qui lui faisait rechercher les occasions de secourir les malheureux. On raconte, à ce sujet, un trait qui dépeint bien ce caractère dévoué. — C'était pendant les guerres du Consulat. Elle avait un fils à l'armée et tremblait sur son sort. Un jour elle remarque chez son mari un air soucieux ; elle l'interroge, et apprend qu'il vient de panser les blessures d'un jeune militaire laissé en route par un détachement qui revenait d'Italie. Ce militaire, ajoutait le docteur, est fort mal soigné dans l'auberge où il a été recueilli, et doit horriblement souffrir du bruit que l'on fait dans ce lieu public. Madame Gérard est émue en pensant que son fils se trouve peut-être, en ce moment, dans une situation analogue, et, sans se préoccuper de la charge et du tracas qu'elle va s'imposer, elle court avec des porteurs à l'auberge où gît le moribond. Elle le fait transporter dans la meilleure de ses chambres et le soigne comme s'il eût été son propre enfant. Sauvé, plus encore par la sollicitude de la garde-malade, que par le talent du médecin, le pauvre blessé passa ainsi quatre mois dans cette maison hospitalière, qu'il n'oublia jamais.

** Voir aux pièces justificatives quelques extraits de cette correspondance.

lui décerna une médaille d'or. A la Société des sciences de Toulon, il adressa des *Observations sur un tic douloureux;* à une autre académie, la relation d'un *Voyage à Cauterez ;* à la Société Linnéenne de Londres, des mémoires sur *Diverses plantes*; à l'Académie de Marseille la *Description du Mont-Pilate en Suisse*; et enfin, à l'Académie royale des sciences, dont il fut élu membre correspondant le 7 juillet 1787, plusieurs mémoires qui reçurent l'approbation de cette illustre Compagnie.

Parmi ces mémoires, il en est un, intitulé : *Observations critiques sur la traduction de l'Histoire naturelle de Pline,* qui mérite d'être mentionné d'une manière particulière ; il avait pour objet de signaler 400 erreurs commises par M. Poinsinet de Sivry, traducteur de cette œuvre.

Depuis la rédaction de ces *Observations critiques*, qui n'ont jamais été livrées à l'impression, l'*Histoire naturelle* de Pline a été plusieurs fois traduite, et dans ces traductions faites par des hommes d'un grand mérite assurément (parmi lesquels nous citerons MM. de Grandsagne et Nisard, de l'Académie), quelques-unes des erreurs signalées par Gérard ont été maintenues *. Cela ne doit pas étonner, si on considère, ainsi que le faisait remarquer M. de Malesherbes, que pour rendre la pensée du naturaliste latin, il faut être naturaliste soi-même : la connaissance de la langue latine ne suffit pas. Or Gérard, qui d'ailleurs s'était borné à revoir la partie relative au règne

* Voir, aux pièces justificatives, quelques extraits des *Observations critiques* de Louis Gérard. Lettre S, page 88.

végétal, écrivait le latin comme Pline lui-même et passait, à juste titre, pour un des botanistes les plus distingués de son temps.

Gérard adressa, en outre, à l'Académie des sciences, une dissertation sur la *Folle avoine*, un mémoire sur la découverte de la *Vicea amphicarpos*, connue aujourd'hui sous le nom de *Vicea Gérardi* *, et plusieurs autres communications, relatives à des objets trop spéciaux pour offrir quelque intérêt dans une rapide analyse. Mais ce qui ne doit pas être passé sous silence, c'est sa collaboration avec l'auteur de l'*Histoire générale de Provence*. On ignore généralement cette collaboration; elle résulte cependant, de la manière la plus positive, de la correspondance du père Papon. Ainsi le savant

* Linnée a signalé plusieurs découvertes de Louis Gérard, dans la dernière édition de son *Species plantarum;* mais ce qu'il n'a pas dit, c'est qu'il lui devait la connaissance et souvent la description des plantes de nos contrées, dont il a donné une assez longue énumération dans cet ouvrage. Cependant il faut lui rendre cette justice qu'il n'a négligé aucune occasion pour citer avec éloge le nom de Gérard. Voici, d'après Vick-d'Azyr, traducteur de ses œuvres, le résumé des jugements qu'il a portés sur l'auteur de *la Flore de Provence :*

Systémathique orthodoxe, inventeur, descripteur et dénominateur nouveau.

Ceci demande une explication. Linnée et son traducteur entendent, par les *systématiques orthodoxes,* les botanistes qui ont établi les classes, les ordres et les genres de leurs sytèmes ou méthodes, sur les parties de la fructification; les *inventeurs,* sont ceux qui ont découvert dans leurs voyages, décrit et fait graver de nouvelles espèces; les *descripteurs*, ceux qui ont décrit d'après la nature les espèces qu'ils ont énoncées; les *dénominateurs,* ceux qui ont les premiers signalé ou dénommé, par une phrase spécifique, les nouvelles espèces ou celles qui étaient connues. *(Linnée français, ou Tableau du règne végétal.* Introd. page XXIII — par Vicq-d'Azyr — membre de l'Académie française.)

oratorien, annonçant à Gérard, le 3 février 1776, que l'Assemblée d'Aix avait décidé l'impression de cet ouvrage à ses frais, lui disait : « Cette nouvelle vous intéresse comme » citoyen et *comme auteur de la partie botanique* » ; et plus loin : « Il me tarde que vous soyez le premier à vous lire dans » *notre* histoire. »

Enfin, et pour compléter l'indication des travaux du botaniste, je citerai les 3me et 4me volumes du *Magasin encyclopédique*, le 6me volume des *Mémoires de l'Académie des sciences*, le *Journal du Var*, et le 1er volume des *Mémoires pour servir à l'Histoire naturelle de la Provence*.

Mais laissons un moment les travaux du savant, pour jeter un regard sur la vie intime de l'homme.

Gérard vivait dans la retraite, entouré d'une nombreuse famille *, et de quelques amis qui le chérissaient, ne sortant que pour aller herboriser, ou pour porter des secours aux malades. La fortune que lui avait laissée son père, lui donnait une certaine indépendance dont il n'usait pas, il est vrai, vis-

* Louis Gérard eut de son mariage avec Mlle Templier, neuf enfants. Il ne lui en restait que quatre lorsqu'il mourut, en 1819. — L'aîné, nommé *Louis*, était chef de division à la préfecture du Var, et fut, plus tard, maire de Cotignac ; le second, *Marius*, exerçait la profession de notaire dans la même ville ; le troisième, *Amand*, était percepteur à Barjols, et le dernier, *Polyeucte*, occupait un emploi dans l'administration de l'enregistrement.

Le fils de l'ancien maire de Cotignac, qui se nomme également Louis, habite encore cette ville, où il rappelle par ses qualités d'esprit et de cœur, le caractère aimable de l'illustre botaniste. On voit chez lui un superbe encrier qui fut donné à son grand-père par M. de Malesherbes. Ce souvenir du courageux défenseur de Louis XVI est conservé, comme une sainte relique, dans cette famille qui s'honore par le culte qu'elle professe pour sa mémoire.

à-vis des pauvres paysans et des ouvriers, que l'on appelait alors des artisans; mais le noble et le bourgeois venaient plus souvent le consulter qu'il n'allait chez eux.

Le général baron de Lambot, dont le père avait été juge du comté de Carcès, me racontait à ce sujet que, dans sa jeunesse, s'étant foulé un pied, il fut conduit chez M. Gérard, et que le docteur pour n'avoir pas à aller le visiter à Carcès lui donna l'hospitalité pendant quelques jours.

M. de Lambot aimait à se rappeler les attentions du savant docteur, pour lequel il conserva toujours la plus tendre et la plus respectueuse amitié. Il le dépeignait comme un homme de manières affables, d'un aimable entretien, d'un enjouement inaltérable, que rendait plus piquant encore un peu de négligence et de distraction. Le docteur Gérard, ajoutait-il, oublia plus d'une fois d'enfourcher le cheval qui lui était envoyé par ses malades. Il le laissait aller sous la surveillance du gardien, et lui, marchait derrière, ramassant d'ici, de là, les plantes rares qu'il rencontrait, les interrogeant à haute voix sur leur genre et dissertant ensuite avec feu sur un point quelconque de la science, que la plante ne songeait pas à discuter; mais le calme même de celle-ci, qui ne répondait que par l'étalage de ses caractères, exaspérait le savant; alors il recourait à ses poches profondes, d'où Pline, Tournefort ou Linnée apparaissaient, pour juger le différend en dernier ressort. C'est ainsi qu'il arrivait devant la porte du malade sans se douter de la longueur du chemin parcouru. Il en était de même au retour, et le cheval n'avait servi qu'à porter le butin du botaniste.

Les savants qui venaient en Provence ou qui se rendaient

en Italie, faisaient souvent un long détour pour aller à Cotignac passer quelques instants auprès de l'auteur de la *Flore de Provence.* — Louis Gérard les accueillait avec une grâce parfaite : Son magnifique herbier *, sa maison, son cabinet de curiosités, enrichi par les dons de ses nombreux amis, tout était à la disposition des visiteurs qui ne le quittaient qu'avec le plus vif regret, et pénétrés d'une affectueuse estime pour le savant modeste qui s'oubliait si volontiers, et se dépouillait, avec une rare générosité, pour les obliger. Broussonnet, fondateur de la Société royale d'agriculture de Paris, et Smith, ce riche amateur anglais qui se rendit acquéreur des célèbres collections de Linnée, conservèrent entre tous, un souvenir reconnaissant de cette gracieuse hospitalité. Smith le prouva bien en lui offrant plus tard, pendant les mauvais jours de la révolution, un asile et un brillant emploi en Angleterre ; asile et emploi que Gérard refusa, autant par patriotisme que pour ne pas abandonner, dans ces moments de danger, l'aîné de ses fils qui était loin de lui.

On cite de Louis Gérard deux traits qui témoignent de la délicatesse de ses sentiments et de son parfait désintéressement.

Pendant son séjour à Paris, en 1760, Gérard logeait, comme nous l'avons vu, chez M. de Bombarde, grand amateur de botanique, qui avait formé l'une des plus belles collections

* Cet herbier fut acquis par le département, en 1834, sur la proposition de M. Denis, alors député, membre du conseil général du Var et Président de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Toulon. Il est déposé dans le musée du chef-lieu, où l'on peut encore admirer, malgré les injures du temps et l'abandon dans lequel le défaut de local oblige de les laisser, les précieuses collections du botaniste de Cotignac.

de l'époque. — M. de Bombarde, charmé des connaissances très-étendues du jeune botaniste et séduit par son caractère vraiment sympathique, s'était attaché à lui et l'entourait d'une affection toute paternelle. Il l'appelait son fils et avait fini par le considérer comme tel. — Louis Gérard, de son côté, se montrait attentif et reconnaissant. — Un jour, M. de Bombarde se plaignant à lui de l'abandon dans lequel le laissaient deux neveux qui portaient son nom (ses seuls parents), lui déclara que sa fortune, loin d'aller s'égarer chez des ingrats, donnerait à son fils d'adoption une existence splendide, qu'il méritait sous tous les rapports. — M. de Bombarde possédait plus de 30,000 mille livres de rentes.

L'offre était vraiment séduisante et de nature à imposer silence aux scrupules d'une conscience ordinaire, mais Gérard n'en fut pas ébloui. Remerciant avec effusion son trop généreux ami, il s'efforça de le faire revenir sur une décision qui avait pour conséquence de dépouiller les héritiers naturels de l'excellent vieillard. Ses instances furent d'abord inutiles, M. de Bombarde persista dans son projet. Gérard eut alors la pensée de s'adjoindre des auxiliaires dont le zèle ne pouvait être douteux : — ceux-là même que M. de Bombarde voulait déshériter. Il alla prévenir les deux neveux de son trop bienveillant ami, les fit rentrer en grâce et parvint, ce premier pas fait, à ramener l'oncle à de meilleurs sentiments à leur égard. D'ailleurs, il avait déclaré à M. de Bombarde que s'il ne cédait pas à ses prières il se trouverait dans la pénible obligation, pour s'épargner des suppositions injurieuses, de renoncer à son hospitalité. M. de Bombarde se laissa fléchir, il promit à Gérard de ne pas déshériter ses neveux, et à sa mort, qui eut lieu deux ans après, les deux jeunes gens recueillirent, en effet, toute sa fortune.

Ceci se passait en 1762. Quarante-six ans plus tard, c'est-à-dire en 1808, un autre héritage aussi honorable venait chercher Gérard qui, vieilli, presque appauvri par la révolution, mettait la même délicatesse à repousser les avances de la fortune.

Mais dans cette circonstance, la décision du testateur était irrévocable, sa volonté dernière n'ayant été connue qu'après sa mort.

Un habitant de Draguignan, nommé Parian, venait en effet de mourir, laissant par testament tout son avoir à Louis Gérard, botaniste à Cotignac, son ancien condisciple.

Lorsque le notaire, M. Roque, l'invita à se rendre à Draguignan pour être mis en possession des biens de M. Parian, Louis Gérard répondit qu'il n'existait aucun lien de parenté entre le testateur et lui, et qu'il ne pouvait accepter un héritage destiné sans nul doute à un autre Gérard.

Cependant il fut parfaitement démontré que M. Parian avait voulu le désigner dans son testament, car lui seul, des anciens condisciples de Parian, était botaniste et se nommait Louis Gérard.

On trouva plus tard dans les papiers du défunt l'explication de ce legs.

M. Parian avait un singulier caractère : il n'aimait pas l'humanité. Dès sa jeunesse il avait manifesté cette antipathie en se tenant toujours éloigné de ses camarades de collége. Il ne s'en rapprochait que pour les blesser par quelque

parole dure ou injuste. Trois ou quatre corrections, infligées spontanément par les plus irascibles, l'avaient aigri encore davantage. Un collégien avait eu pitié de cette nature malheureuse. Ce collégien, on le devine, c'était Louis Gérard. Le futur médecin, qui devait un jour donner des soins gratuits à ses plus cruels ennemis, avait des sentiments trop généreux pour prendre part à la ligue qui s'était formée contre le jeune Parian. Loin de là, il avait pris courageusement son parti, et soit par conciliation, soit en employant les solides arguments dont la nature l'avait pourvu, il était parvenu à faire cesser cette lutte inégale.

Parian n'oublia jamais ce service et il disait, dans les notes qui furent trouvées après sa mort, que Gérard était le seul homme vraiment compâtissant qu'il eût rencontré dans sa vie, le seul digne du nom d'ami. Il le louait, en outre, de son peu d'ambition et rendait justice à son savoir. Enfin, le botaniste avait trouvé grâce aux yeux du misanthrope.

Voilà qui est flatteur assurément pour Louis Gérard. Mais ce qu'il l'est plus encore, c'est qu'il fut honoré de l'estime et de l'amitié de deux hommes extrêmement distingués. Une longue correspondance, intéressante dans son objet et charmante par le style, établit en effet ses relations très-suivies avec le bailli de Resseguier et le grand chancelier de Lamoignon de Malesherbes. Le bailli de Resseguier, grand-croix de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, commandeur de Marseille, et en cette qualité seigneur du lieu de Montfort, avait eu le courage de dire la vérité à Mme Dubarry * et s'était fait

* La favorite avait trouvé dans sa serviette ces vers qui furent attribués à M. de Resseguier :

exiler en Provence, où il se consolait de sa disgrâce dans l'intimité de Gérard. — « Venez, lui écrivait-il, nous causerons » de Pline, du traducteur qui l'a outragé, du très-savant » botaniste qui le venge, et souvent le redresse, de l'inépui- » sable et belle nature, nous causerons de tout ce que nos » têtes et nos cœurs nous fourniront. » *

Quant à M. de Malesherbes, ne suffit-il pas de prononcer son nom et de dire qu'il fut l'ami de Gérard, pour faire le plus grand éloge du botaniste provençal. L'illustre magistrat, à l'époque où il était ministre de Louis XVI, lui adressa une lettre qui mérite d'être mentionnée ici. Elle est une preuve bien honorable de son peu d'ambition et du cas particulier que M. de Malesherbes faisait de son savoir.

« Je reçois, Monsieur, avec beaucoup de sensibilité, lui » écrivait-il, les marques que vous me donnez de votre sou- » venir et de votre amitié, et je voudrais bien vous donner » des preuves de la mienne, mais je ne sais comment, ni quel » genre de service on pourrait vous rendre.

» Tu portes sur ton front, sans honte et sans effroi
» La dépouille d'un peuple et la honte d'un roi. »

* Il lui écrivait, le 20 septembre 1786 : « Je ferai passer incessamment à » M. Bernardin de Saint-Pierre les erreurs où il est tombé, et que vous avez » si justement relevées dans la partie botanique. Il n'est pas plus exempt de » fautes par rapport aux autres sciences, en sorte que dépouillé par les sa- » vants, chacun dans son genre, on ne lui laisse plus guère que le mérite de » son style. On ne saurait lui en contester un autre, le premier de tous, c'est » la bonté de l'intention, la pureté des sentiments, et une âme droite qui » trouve et adore en tout la grandeur et la bienfaisance de la Divinité. Dans » ce siècle affreux de corruption et d'athéisme, ce mérite est d'un grand prix. »

» Bailli de Resseguier. »

» Vous vous souvenez que nous avons à plusieurs fois
» causé de votre situation pendant que vous habitiez Paris,
» et que vous ne m'avez jamais rien proposé en quoi je puisse
» vous être utile. . . . .

Et plus loin : « Si dans ce moment vous aviez quelque
» proposition à me faire et qu'elle fût possible, je m'y porte-
» rais avec bien de l'empressement. J'ai toujours eu grand
» regret que des talents comme les vôtres ne fussent pas
» employés et recompensés.

» Vous connaissez les sentiments etc.,

» De Malesherbes. »

Gérard n'usa pas de ce crédit puissant qui s'offrait à lui si gracieusement. Il ne devait se souvenir de son illustre protecteur et ami qu'au moment du danger. Or ce moment n'était pas éloigné.

La révolution survint, et avec elle le procès de Louis XVI. Malesherbes sollicita et obtint l'honneur de défendre son roi ; mais il ne tarda pas de payer de sa tête cette gloire immortelle.

Gérard, imitant sur un théâtre plus modeste son courageux protecteur, s'éleva de toute la force de son indignation contre le pouvoir qui avait prononcé l'arrêt de mort de Malesherbes.

Cette protestation énergique, éclatant en pleine Terreur, perdit Louis Gérard. Elle le livra aux fureurs des patriotes, qui jusque-là n'avaient pas osé toucher au sympathique et savant docteur, défendu qu'il était par ses bienfaits. Mais il avait blasphémé contre la Montagne, il n'était plus défendable.

Les mauvaises passions triomphèrent, une vingtaine d'individus, guidés par un terroriste nommé *Lou-Blu*, envahirent sa maison. Obligé d'abandonner en fugitif une ville où il croyait, avec raison, compter autant d'amis que d'habitants, Gérard alla se réfugier d'abord à Toulon, puis à Draguignan, et enfin à Cabasse, d'où il fut arraché par la même bande de forcenés, qui le conduisirent avec sa femme et ses jeunes enfants, dans l'ancien couvent de N.-D.-des-Grâces, converti en prison.

De cette prison les suspects étaient évacués sur Toulon, où les attendait une exécution sommaire *.

(*) Voici sur cette incarcération quelques détails intéressants qui m'ont été fournis par le petit-fils du botaniste :

« Louis Gérard fut saisi dans sa campagne de Combecave, près Cabasse, » par une vingtaine de démagogues enragés, connus sous le nom de *Gouapous*, commandés par un scélérat nommé *Lou-Blu*, et conduit au couvent de » N.-D -des-Grâces, converti en prison. — Il y trouva nombreuse compagnie, » tous gens honorables et inoffensifs. C'était 1° Léon Templier, 2° Jean-François Templier, 3° Alexandre Vache, 4° Mme Pothonier, dont le mari » venait d'émigrer, 5° Honoré-Paul, 6° Paul-Paul, 7° Garnier, grand-père » du notaire actuel, 8° Garnier, le président, 9° Vian-des-Rives, 10° Templier, le lieutenant, 11° Augustin Fassy, 12° Mavet, 13° Ferrier et quelques » autres, peut-être, dont le nom a été oublié. Louis Gérard y avait été enfermé avec ses trois filles et un de ses fils, le plus jeune — les autres étant à » l'armée. — Des étrangers s'y trouvaient également, entre autres : MM. de » Fabry, d'Aups, de Gantès, Pontèves, de Barjols, les dames Bellon, de Sainte-» Marguerite, etc.

» Indépendamment de la haute bourgeoisie et de la noblesse, on y avait » encore jeté un certain nombre de paysans, qui avaient pris parti contre les » démagogues. Il n'est pas sans intérêt de remarquer que la terreur rencontra une opposition des plus vives dans les gens de la campagne. Cette classe, » qui ne voyait dans la majorité des bourgeois de Cotignac, que des amis, » des conseillers et souvent des bienfaiteurs, comme dans Louis Gérard, dont » les soins désintéressés lui avait été précieux en temps de maladie, se » rangea de son côté au moment du danger. — C'est là ce qui a empêché » beaucoup de mal, c'est ce qui explique les lenteurs calculées qu'éprouvait la » conduite des charrettes de suspects, dirigées sur Toulon où les attendaient » la guillotine et les fusillades. L. G. »

En apprenant cette injuste incarcération, les amis de Gérard s'émurent. Son parent Lombard Taradeau, député du Var, s'empressa d'aller en informer Barras, espérant beaucoup de ce compatriote, qui, à cette époque, avait déjà une assez grande influence. C'était, du reste, l'obligé de la famille *.

M. de Barras le père, ami de Louis Gérard, lui avait, dans le temps, emprunté une somme de cent écus pour équiper son fils aîné, qui venait d'obtenir un emploi dans les armées du roi à Pondichéry (1775). Or, ce fils était précisément le fameux Barras dont on sollicitait l'intervention. On ne lui demandait qu'un mot de recommandation auprès des autorités locales. Il le refusa sous le prétexte ridicule que Gérard était un *fanatique dangereux*.

Lombard Taradeau ne se laissa pas décourager. Il s'adressa à un comité scientifique pour faire mettre son parent en réquisition et l'arracher ainsi des mains du bourreau. Mais heureusement ce moyen de salut, dont le succès n'était pas certain, devint inutile; le 9 thermidor ouvrit toutes les prisons, et Gérard put reprendre sa tranquille existence, remplie de travaux utiles et de bonnes œuvres. Il poussa l'abnégation et l'oubli des injures jusqu'à donner, après la révolution, des soins gratuits à ceux-là même qui l'avaient traîné en prison.

(*) Voir aux pièces justificatives la lettre de M. Millet écrivant à Gérard, au nom de M. de Barras, pour lui emprunter cent écus, et celle par laquelle Lombard Taradeau transmet plus tard la réponse de Barras, le fils. Il y a lieu de remarquer, en outre, que Barras, avait épousé une demoiselle Templier, cousine de Mme Gérard. Lettre Q, page 85.

Le 30 fructidor, an VIII, Louis Gérard fut nommé associé non résident de l'Institut national des sciences, qui venait d'être créé. Il adressa à cette académie plusieurs mémoires très-intéressants, qui le firent remarquer à ce point qu'il fut question, plus tard, de lui accorder une de ces distinctions dont l'empereur n'usait qu'avec la plus grande réserve. Je lis, en effet, dans une lettre adressée à Gérard, le 25 juillet 1805, par M. Ventenat, de l'Institut, le passage suivant : « M. Lacépède m'a dit qu'en ce moment toutes vos affaires » étaient en règle, et que vous ne pouviez douter que vous ne » fussiez membre de la Légion d'honneur.» Cependant cette promesse ne se réalisa pas. Il n'était pas dans le caractère de Gérard de se rappeler au souvenir de ses amis pour obtenir une faveur, et il fut oublié.

Depuis cette époque jusqu'à sa mort, qui eut lieu le 16 novembre 1819, Louis Gérard ne cessa pas d'entretenir une correspondance très-active avec les botanistes français ou étrangers, qui tous l'entouraient du plus grand respect— quelques-uns, comme Rozier et Ventenat l'appelaient leur maître et disaient tenir de lui toutes leurs connaissances en botanique *.

Ce goût persistant pour la science ne lui fit négliger aucun devoir de son état ; on le voyait partout où il y avait des malades à soigner ou du bien à faire.

* Voir aux pièces justificatives plusieurs extraits de la correspondance de ces botanistes. Les hommes les plus connus de la science consultaient Gérard avec une déférence qui prouve combien on estimait sa personne et son savoir.

Aussi, lorsqu'il s'éteignit à l'âge de 86 ans, ce fut un deuil général, et je n'exagère pas en disant que son souvenir est resté dans le cœur de tous les habitants du canton de Cotignac, qu'il avait secourus de toute manière, jusqu'à sa plus extrême vieillesse.

Tel fut Louis Gérard, dont la vie, je l'ai déjà dit en commençant, se résume en deux mots : *Science et Charité.*





APPENDICE.

CORRESPONDANCE. NOTES DIVERSES.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

LETTRES

ADRESSÉES A LOUIS GÉRARD

PAR

COMMERSON, LINNÉE, BURMANN, MALESHERBES, PAPON

ET AUTRES PERSONNAGES CÉLÈBRES.

A

LETTRES DE COMMERSON *.

Dijon, le 1er avril 1757.

Ce sera de moi-même que vous sçaurés, mon cher ami, que je ne suis pas mort, et je crois que sur ce fait là mon témoignage seul vaudra celui de toute la terre. Il est bien vrai que j'ai effectivement lutté pour la troisième fois contre la rage; mais c'est à présent une affaire finie, n'en parlons plus. Car votre lettre qui vient de m'être jcy envoyée n'a pas laissé que de me faire encor

* Philibert COMMERSON naquit à Châtillon-les-Dombes, le 18 novembre 1727. Son père était notaire et désirait lui voir suivre la même carrière, mais l'étude du droit étant peu d'accord avec ses goûts, il alla étudier la médecine à Montpellier, où il fut reçu docteur en 1747. Il se livra avec ardeur à l'étude de l'histoire naturelle, mais surtout de la botanique, et commença à recueillir un herbier, qui devint, par la suite, le plus riche peut-être qu'un seul homme ait jamais formé lui-même. En 1755, il alla herboriser en Suisse, et y fit la connaissance du savant Haller; il visita aussi l'Auvergne et le Dauphiné. Lalande, son compatriote, l'ayant engagé à venir à Paris, Commerson fut désigné, comme naturaliste, pour faire le voyage autour du monde, dans l'expédition commandée par Bougainville.

« COMMERSON était un homme d'une activité infatigable et de la science

un peu grincer des dents, et mon jmagination, toute rassurée qu'elle est, ne rétrograde encor qu'avec peine sur le passé. Dittes-moi seulement d'où vous est venue la nouvelle de ma mort et si elle a pris faveur à Montpellier !

. . . .

Donnés-moi des nouvelles de Linnœus et apprenés-luy mes courses et mes aventures si vous croyés que cela puisse l'intéresser : Hé pourquoi non ? Je suis sûr que tout pauvre hère que je suis, il m'aurait honoré d'un lardon martyrologique si j'eusse succombé à ma double rage. Mais en ai-je moins de mérite ? Quoi qu'il en soit, je me félicite d'avoir sauvé mon existence aux dépens de ma gloire posthume.

Adieu, vous êtes toujours dans la première classe de ceux dont je me dis très-volontiers

Monsieur et cher ami,

Le très-humble et très-obéissant serviteur,

COMMERSON, D. M.

» la plus profonde. S'il eût publié lui-même le recueil de ses observa-
» tions, il tiendrait un des premiers rangs parmi les naturalistes. Mal-
» heureusement il est mort avant d'avoir pu mettre la main à la rédaction
» de ses notes : et ceux à qui ses manuscrits et son herbier ont été confiés
» les ont négligés d'une manière coupable. Son herbier tomba d'abord
» entre les mains de ses héritiers ; ensuite il arriva au Jardin des Plantes où
» il est encore. Les manuscrits ont été remis à M. Lacépède, qui en a tiré un
» grand parti.

» On ne saurait trop regretter l'abandon dans lequel sont restées ses collec-
» tions ; car, si on les avait utilisées immédiatement, la France aurait pris
» dès lors un des rangs les plus distingués parmi les nations qui ont contribué
» au progrès des sciences naturelles. Les travaux de Commerson sont extra-
» ordinaires ; il est étonnant qu'un seul homme ait pu faire tant de choses
» en si peu de temps. »

(Georges CUVIER.—*Histoire des Sciences naturelles.*)

De Châtillon, ce 15 décembre 1757.

. . . .

C'est par la même raison que je n'ay jamais été des partisans de Voltaire. La nature, comm' a dit un de ses juges, fit tout pour son esprit, rien pour son cœur : quand je lisois ses plus beaux ouvrages, je me disois à moi-même, pour me tenir en garde contre une stupide admiration : celui qui a écrit de si belles choses est le même qui a eu la bassesse de les vendre à 20 jmprimeurs..... Ce beau génie, dans la république des lettres, est un coquin dans la société..... Je fus le voir comme vous avés fort bien présumé, lors de mon voyage de Genève ; je trouvai dans sa physionomie le feu de Prométhée et l'air d'un filou. Je dois sans doutte à quelques recommandations l'accueil distingué et l'offre qu'jl me fit de son secrétariat avec 20 louis d'appointements et sa table. Abstraction faitte de l'honneur vrai ou apparent de cette place, si vous sçaviés comme moy combien ell' est comparable à celle d'un galérien, vous ne seriés pas étonné de ce que je ne balançai pas même un jnstant à l'en remercier. Imaginés-vous une ame damnée, une ombre errante sur les bords du Styx qu'jl faut suivre fidèlement partout, pour écrire jusqu'à ses frayeurs nocturnes, car jl est bon de vous dire que le dit sieur a actuellement peur du diable et qu'jl rime coussi coussi les effets de la grâce. Au reste, rien de plus riant que sa maison des délices, c'est ainsy qu'jl la nomme. Figurés-vous une maison de plaisance, belle par elle-même, assise dans une campagne des plus riantes à un demi-mille de Genève dont on voit en plein la perspective la plus brillante ; ajoutés à cela la vue de la plus grande partie du lac, du Rhône qui en sort et qui se marie bientôt après avec l'Arve, du pays de Vaux qui est le roignon de la Suisse, du fort de l'Ecluse qui est la clef de la France ; tendés enfin autour de tout cela un rideau de montagnes qui terminent agréablement la vue sans la fatiguer par un trop grand éloignement, et vous aurés une jdée du manoir vrayment délicieux de Voltaire. Mais que ne sera-ce pas si vous

voyiés tout cela avec des yeux de naturaliste. C'est le mont Jura, c'est celuy de Salève, ce sont les glacières de Savoye que vous distingués au bout de votre horizon, chaque pas que vous faittes en y allant vous offre quelque chose de nouveau, y estes-vous arrivé vous ne suffisés plus aux objets qui vous accablent en foule. Vous vous croyés transporté dans un autre monde.

. . . .

Il est bon que vous sachiés que Sauvages est à la veille d'être dépossédé de l'administration des plantes par M. Chycoyneau, qui est déjà sorti de Paris pour aller remplir les chaires de ses ayeux. D'un autre costé, Lamure luy a fait perdre terre cent fois, dans des thèses nouvellement soutenues à l'Université de Montpellier... Pour l'académie de cette ville, cette fille aînée mais bâtarde de celle de Paris, elle acquiert avec complaisance les René, les Houssette, les Gouan et autres semblables blancbecs, tandis que sa mère perd ses Fontenelle et ses Réaumur. Je serois bien volontiers Démocrite sur les premiers si je n'étois pas si véritablement Héraclite sur les derniers. Réaumur, l'illustre Réaumur vient de périr d'une chutte, qui lui a fait tomber en suppuration touttes les parties jnternes de la teste. Voilà les pauvres jnsectes devenus orphelins pour longtems car nous autres Linnœistes, nous ne sommes que des empâleurs jmpitoyables ; mais Réaumur étoit leur père, leur accoucheur, leur nourricier, leur Mercure, leur truchement, leur tout.

. . . .

Ne manqués point, si vous voulés m'obliger, de me détailler le plan et les opérations de votre voyage dans la haute Provence, sans oublier les lieux parcourus, j'en aurai la carte sous les yeux. Vous avés poussé, dittes-vous, jusqu'au Piedmont, vous devés être un Crésus en plantes nouvelles : je verrai avec bien du plaisir tout ce que vous voudrés m'en faire voir : mais si vous m'envoyés quelque chose d'anonyme ou de doutteux, joignés y vos propres

observations, de même que le lieu natal sur touttes les espèces. Vous trouverés après ma lettre le reste des éclaircissemens que je puis vous donner sur les plantes précédemment reçues.

. . . .

Je reviens sur l'article de M. de Jussieu, jl en mérite bien un à part : j'avois toujours ambitionné d'être en relation avec luy : je ne sçais qui m'avoit rendu le bon service de m'en faire connoître, jl m'a accepté le plus gracieusement du monde pour un de ses correspondans, mais l'âge l'appesantit et jl écrit avec peine. Comme ce n'estoit pas là mon compte et que j'avois mille questions à luy faire, je me suis retourné d'une autre façon, j'ay pris moy-même un correspondant auprès de luy qui lui porte mes questions et qui écoute ses réponses la plume à la main. C'est M. de La Lande, un académicien, mon compatriotte, qui se trouvant l'été passé à Bourg sa patrie, vint me décocher une visite jcy même pour me demander formellement, disoit-il, l'honneur de ma connoissance et de mon amitié. J'en fis sur le champ un prosélite en botanique et par la suitte un ami utile, puisqu'jl s'est rendu à mon égard la prêtresse de l'oracle parisien. Je regarde véritablement touttes ses réponses comme le *nec plus ultra* de la certitude, en synonymie principalement : pour la partie systématique on ne la connoît guères à Paris.

. . . .

Vous avés bien raison de dire que les plus grands botanistes ont besoin qu'on leur envoye les plantes étiquettées. Je l'avois d'abord remarqué de Linnœus même, qui en me nommant la centurie que je luy envoyai, y mit une dixaine de points d'jnterrogation et laissa deux numéros anonymes. M. de Jussieu dont j'avois ouï dire cent fois (sans le croire jl est vray) qu'jl déchiffroit les moindres chiffons, les feuilles même dénaturées et découpées artificiellement sur d'autres modelles, m'a déjà fourni bien des preuves du contraire, et je ne l'en estime que plus. Je lui ai envoyé des orchies

en fleurs, jl a exigé pour les nommer que je donnasse la deffinition des bulbes, et des lèvres du nectarium. J'ay fait présenter des umbellifères en demi-maturité, il m'a fait redemander la graine parfaite ; jl m'a éclairci en effet bien des douttes, surtout sur des plantes pyrénaïques et espagnolles, mais non pas tous. Il connoît les *on* et les *peut-être*. Bien souvent il s'en est rapporté à moy pour la partie conjecturale et n'a point hésité de me faire demander des détails, des descriptions sur des échantillons même parfaits que j'avois fournis.

En voici un exemple des plus singuliers. Entr'autres plantes, la prétendue thymbre que vous m'avés envoyée me chiffonnait l'esprit. Je luy en fis passer un échantillon parcellé de celui que j'avois reçu de vous. La première réponce fut que le dit échantillon étoit jnsuffisant. Je me réduisis presqu'à rien pour avoir une décision : on me répliqua que la fleur seule ne pouvoit pas charactériser la plante en question et qu'on voudroit voir la graine. Cela me parut nouveau dans cette classe-là, et je crus presque que l'on vouloit me rebuter en multipliant les objections ; cependant je m'obstinai et m'étant rappelé assés heureusement que vous m'aviés envoyé aussy la graine en question (qui, soit dit par parenthèse, n'a pas levé), j'en fournis *quantum satis*. Il falloit répondre finalement. Hé bien ! l'on répondit que ce pouvoit être ou un *Serpyllum Folhs Thymi*, ou un *Calamintha*, ou un *Clinopodium*. Oh pour lors la moutarde me monta au nez, et je tranchai le mot en proposant plus spécialement le nom de *Calamintha annua minima Thymi Folio Tour*. M. de La Lande me répondit : « M. de Jussieu croit enfin que vous avés raison et il adopte le » nom que vous proposés pour la plante doutteuse. » — Ne soyons donc plus surpris, nous autres pauvres hères, si les douttes nous cruélisent (*sic*) si souvent puisque les Linnœus et les Jussieu n'en sont pas exempts. Il est donc bien vray que qui ne doutte pas ne sçait rien et que c'est le propre de l'ignorance de n'être jamais embarrassée. Je ne dois pourtant point finir cet article sans ache-

ver de vous peindre M. de Jussieu. Il est vrayment digne de sa réputation, sa complaisance est à touttes épreuves et il se plaît autant à faire éclore les jeunes talens que Sauvages à les étouffer. Le contraste est parfait.

. . . .

Quant au reproche que vous me faittes de ne rien communiquer au public, jl me sera facile de vous répondre d'une manière satisfaisante. Comment pourrois-je espérer que le public fût content de moy puisque je ne le suis pas moi-même. Vous ne sçauriés croire le bon gré que je me sçais d'avoir réprimé cette ardeur, car je l'ai eu dans les commencements telle que vous vous efforcés de me l'jnspirer; je barbouillai même quelque papier, mais, aujourd'huy que je passe bien volontiers l'éponge dessus, je serois au désespoir d'avoir fait goutter aux autres ces fruits précoces. Ils étoient si insipides..... Combien ne faut-il pas lire avant de mériter d'être lu, c'est là l'écueil de la pluspart des autheurs. Il faut ensuite retoucher, rétracter ses ouvrages, les désavouer même dans les *Mercures*..... Un peu moins de tendresse paternelle eût produit, mais plus tard, des enfans mieux élevés. Je ne vous crois pas encore, cher ami, dans cette démangeaison d'être autheur; mais si vous y estiés, permettés à la voix de l'amitié de vous donner un conseil : c'est de faire l'essai d'un ouvrage médité depuis longtems, et de l'oublier seulement pendant deux ans sans le revoir : si, au bout de ce court jntervalle, vous n'y trouvés rien à changer malgré tout ce que vous pourrés avoir appris de nouveau, faittes-vous imprimer sans contredit; mais si vous y faittes seulement vingt rattures, félicités-vous de les avoir dérobés à la censure et risqués pendant deux autres années de gagner encore autant.

. . . .

L'on dit communément que l'on se peint dans ses écrits, vous devés donc connoître dans les miens combien je suis à mon aise

avec vous. Je vous y parle en effet *ex abundantiâ cordis* surtout lorsque je vous continue les assurances que je suis toujours

Votre bon amy,

COMMERSON, D. M.

De Châtillon, le 15 mars 1758.

Ce sera, cher amy, sans envie et sans mortification que pour satisfaire à votre question je vous répondrai que je ne suis d'aucune académie ; je ne me targuerai pas même de dire que j'ay refusé d'entrer dans celle de Lyon, après avoir épousé les mécontentemens qu'en a mon ami M. Devillers, qui en étoit jadis le coriphé et qui s'en est retiré. Notre ami La Lande, académicien de Paris, voulant marcher sur les traces des Mayran et des Maupertuîs, jette depuis quelque tems les fondemens d'une société littéraire à Bourg, ma capitale : on me fit la grâce de m'y demander ma partie, je répondis que j'étois de l'ordre des jnfinimens petits, et que ma Minerve toutte rustique ne figureroit jamais parmi eux, à moins qu'on ne la mît en service dans la classe des pensionnés : Cela fut pris pour une jronie..... Dans le tems que j'estois à Dijon, quelques virtuoses voulurent m'y enroller, mais que peut-on être, que correspondant dans une académie où l'on est pas sédentaire? Cela vaut-il la peine en province? J'aime mille fois mieux la correspondance que j'entretiens avec quelques amis comme vous, que touttes les fumées académiques des sociétés provinciales. Et j'aime mieux que l'on dise de moy pourquoy je ne suis pas de telle ou telle académie que pourquoy en serois-je? Et dans le fonds que de misères sous ce beau manteau! J'ay vû toutte un'assemblée de la Société Royale des Sciences de Montpellier se passer à s'entretenir de l'histoire d'un homme qu'on avait pendu. Je voudrois sçavoir comment le secrétaire en aura fait registre en faveur de la postérité!

Châtillon, le 25 octobre 1758.

Cher ami, ce n'est point le penchant que vous me connoissés à la paresse qui a jnterrompu de mon costé notre correspondance : des absences réitérées depuis le mois de may, en sont la véritable cause.

. . . .

Vous reviendriés sans doutte sur l'article si souvent réitéré du *Charrolois* si je n'y revenois pas moi-même : Hé bien sachés qu'en y cherchant pour la première fois des plantes je trouvai dans ce pays-là une sensitive que je suis sur le point d'jntroduire, non dans mon herbier, mais dans le lit nuptial. Si je vous en fais la confidence c'est que je crois vous la rendre jntéressante en y ajoutant que j'espère faire revivre en elle les *Merian* et les *Dacier*. C'est, en effet, une fille philosophe d'un âge mûr qui, par le concours des plus heureux avantages, a de la figure, beaucoup d'esprit, et de littérature, et dont le moindre mérite enfin est d'avoir une fortune de 40,000 fr. de la plus grande partie de laquelle elle jouit dès à présent. Je ne croirai pas changer d'état en m'unissant à elle, parce que je suis sûr de luy faire partager tous mes goûts. Je luy en ai déjà jnspiré un décidé pour l'Histoire naturelle, et nos promenades sont devenues à la fin de véritables herborisations. Entre tant de titres pour fixer mon jnstabilité, ce dernier est peut-être le plus fort de tous. Je ne puis répondre de l'jncertitude des événemens, mais si je dois compter sur les plus fortes probabilités, cette affaire est amenée au point d'être conclue au premier voyage qui ne sera pas reculé plus loin que l'avent ou le commencement du carnaval. Dans tout ce que je vous ai dit cy-dessus ne croyés point que l'amour m'ait rendu enthousiaste, jl faut que ce soit un sujet tel que celui-là pour me faire faire 40 lieues touttes les fois que je vais la voir et pour me porter à renoncer enfin au *Calebs me vita deceret* d'Ovide.

Cet aveu doit achever ma justification auprès de vous ; l'amitié étant beaucoup plus jndulgente que l'amour.

. . . .

Adieu, mon cher Gérard, dans quelqu'état que je sois, icy ou ailleurs, en tout tems et en tout lieu, regardés-moi toujours comme le premier de vos amis. Et ne m'jmputés jamais rien sur mon silence et mes juexactitudes. Les soupçons allarment l'amitié, la mienne s'est expliquée mille fois de la manière la moins équivoque en vous assurant qu'elle animera toujours

Votre tout dévoué serviteur,

COMMERSON, D. M.

Châtillon, par Bourg en Bresse.

P. S. Je ne ferai pas mes remercîmens au docteur Allioni que je n'aye reçu son présent. Je vous félicite de sa connoissance que j'ambitionne aussy, sur le portraît que vous m'en faittes. Mandés moy si c'est un méthodiste.

Je viens de recevoir jcy la visite de deux académiciens, MM. de La Lande et de Béost qui sont venus exprès de Bourg pour me voir.

Je vais travailler jncessamment à présent que j'en ai le tems à la revue de quatre volumes ajoutés cette année à mon herbier, afin que vous ne me surpreniés pas les mains vuides; je vous promets assurément bien du beau et en beaux échantillons. Traittés moy de même et doublés les tant que vous pourrés à la charge d'autant.

Du 31 octobre 1758.

Châtillon, le 6 novembre 1759.

. . . .

J'avois écrit à M. de La Lande, mon compatriotte, de vous dé-

terrer à tout prix : jl me fait réponce qu'jl vous a trouvé, qu'jl vous a vû, qu'jl est enchanté de vous et jl me remercie avec un juste enthousiasme de luy avoir procuré ce plaisir-là : je réplique aussytôt pour luy redemander encore votre adresse ; par forme de réponce jl m'envoye un cartable de plantes, j'en jette la moitié par terre en y cherchant rapidement une lettre, mais néant à la requête, c'est une aumone anonyme. Oh ! pour le coup gardés vos plantes ; je n'en ai que faire à ce prix là ; je veux bien que leur connoissance entre pour quelque chose dans mon bien-être moral, mais j'ay aussy un petit amour propre tout comm'un Parisien, mon beau Monsieur ! Et je veux sçavoir à quel titre on me fait la charité.

Dans toutte autre circonstance je vous annoncerois que j'ay couru six mois de l'année ; que j'ay herborisé touttes les montagnes d'Auvergne ; que j'ay acquis un détachement de la collection orientale de Tournefort, contenant environ 400 plantes du coroll. des Instituts ; que..... etc., etc., si vous avés envie de sçavoir tout cela, mettés au bas d'une lettre que vous estes toujours envers moy comme je suis envers vous,

Votre bon ami,

COMMERSON, D. M. *

Mille et mille respects
au dictateur de la botanique.
Il n'est pas besoin de nommer M. de Jussieu.

* M. Polyeucte Gérard, receveur de l'Enregistrement en retraite, à Hyères, possède plusieurs autres lettres de Commerson. Nous n'en donnons ici que quelques extraits pour faire juger de l'intérêt de cette correspondance. Mais si on désirait écrire la biographie de Commerson ou des autres naturalistes cités dans cette notice, il serait utile de consulter les archives très-riches de M. Polyeucte Gérard, dont l'obligeance est des plus encourageantes. O. T.

B

LETTRE DU DOCTEUR ROSNER,

CONSEILLER DE S. A. R. LE MARGRAVE DE BAREUTH.

Amsterdam, 15 décembre 1756.

Monsieur et très-cher ami,

Je vous prie de m'excuser si je n'ai pas répondu plutôt à l'agréable lettre que vous m'avés écrite en dernier lieu. Mais j'ai voulu établir pour vous un commerce de lettres qui vous fût utile et, à tous égards, tel que vous le désirés; c'est pourquoi j'ai attendu jusqu'à ce que j'eusse occasion de parler à des personnes qui sont le plus en état et le plus portés de satisfaire votre curiosité. Pour vous en convaincre, Monsieur, vous n'avés qu'à parcourir la lettre ci-jointe, qui a pour auteur un de mes plus aimables amis, M. Schlosser, docteur en médecine et membre de la Société Royale de Londres. C'est ce savant naturaliste qui, ainsi que le célèbre M. Burmann, professeur de botanique en cette ville, s'offrent d'entretenir avec vous, mon cher, un commerce régulier pour toutes les branches de l'histoire naturelle que vous cultivés avec tant de succès. Ils acceptent avec beaucoup de plaisir l'offre que vous avés faite dans votre dernière d'envoyer à quelque grand botaniste en ce païs des graines de plantes de la Provence, en quoi vous obligerez particulièrement M. Burmann, qui vous enverra en échange des plantes et des graines des Indes qu'il possède en abondance. M. Schlosser vous fera part de bien des pièces rares dont il a ramassé un nombre prodigieux dans ses voyages de France et d'Angleterre. Quoique je sais qu'il n'est pas besoin de vous exciter à rendre service à vos amis, ayant des preuves si éclatantes de votre bonté, j'ose pourtant vous demander des attentions particulières pour mon illustre ami M. Schlosser,

et je vous assure que vous me ferez le plaisir le plus sensible, si vous employés tout pour embellir son cabinet.

Je suis avec l'estime et l'amitié les plus parfaites, Monsieur et très-cher ami,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

Rosner.

C

LETTRE DU DOCTEUR SCHLOSSER,

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DE LONDRES.

Amsterdam, ce 18 janvier 1757.

. . . .

Pour revenir à moi-même, comme cette lettre, par laquelle j'accepte et sollicite l'honneur de votre correspondance, ne pourra jamais vous offrir ces preuves de mon estime et amitié conçues pour votre personne, d'après le tableau charmant que notre digne *Rosner* m'a si souvent tracé de votre caractère, je n'ose encore rien désirer, permettez seulement que je vous offre du vrai fond de mon cœur de partager avec vous un nombre assez considérable de minéraux et de pétrification, que j'ai ramassés dans des voyages que j'ai fait exprès par toutes les provinces méridionales et occidentales de l'Angleterre ; je ne fais aucune mention d'une pareille collection que j'ai faite en France, celle-ci n'étant pas à beaucoup près aussi considérable ; pendant que, d'un autre côté, j'ai tout lieu de vous croire possesseur de la pluspart de ces curiosités que votre patrie m'a fournies ; mais je serai charmé de vous envoyer aussi bien des insectes, animaux, etc., de nos colonies, que j'ai occasion de ramasser ici journellement.

Je vous supplie d'être persuadé que personne ne sera jamais plus disposé à vous être utile en tout ce qu'il pourra, que celui qui, avec toute l'estime, l'amitie et la considération sincères qu'on puisse concevoir pour un savant, inconnu de personne, a l'honneur de se nommer,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur et ami dévoué,

SCHLOSSER.

D

LETTRE DE JEAN BURMANN *,

PROFESSEUR DE BOTANIQUE A AMSTERDAM.

Amsterdam, 14 décembre 1757.

Doctissimo Viro Ludovico Gerardo D. M. et Botanico Eximio,

* Jean BURMANN, célèbre botaniste hollandais, né à Amsterdam en 1707, — mort en 1780, — était professeur de botanique et membre de l'Académie *des Curieux de la nature.*

Quoiqu'il n'ait produit aucun ouvrage, il a rendu des services essentiels à la botanique en mettant au jour plusieurs ouvrages importants, qui restaient ensevelis dans l'oubli. C'est à lui que l'on doit la publication de l'*Herborium Amboinense* de Rumphius, savant naturaliste, mort à Amboine, dont il était gouverneur. Linnée, qui avait connu Burmann en Hollande, et auquel il communiquait ses herbiers et ses collections, a loué plusieurs fois dans ses ouvrages la générosité de son caractère. Ayant été nommé, en 1738, professeur au Jardin de botanique d'Angleterre, il n'épargna rien pour en augmenter les richesses. Il contribua beaucoup à l'établissement de celui de Batavia, et il entretenait une correspondance avec Rademocher, naturaliste et fondateur de la Société des Sciences de Batavia. — *Biog. univ.*, article rédigé par M. Du Petit-Thouars, t. VI, p. 330.

S. D.

Joannes Burmannus.

. . . .

Ex litteris tuis perspicere potuerim, non dùm ad manus tuas pervenisse, (fasciculas plantarum et opusculum) ex conditione inscriptionis junctœ, ipsorum pretium invenire poteris. Si tibi placeat meum institùtum, remittas indices quæ simul de iis sententiam tuam . . . .

. . . .

Nec deero tibi opportuno tempore hæc remunerare commercium que tecum inire tam litterarium quam Botanicum quod mihi cum tantis viris quam jucundissimum est.

Valeas vir Doctissime, etc. *.

* Gérard entretenait avec Burmann une correspondance assez active. Nous ne citons qu'un extrait peu étendu d'une des lettres du savant botaniste hollandais, parce que, très-sobre de compliments et de détails étrangers à son sujet, sa correspondance n'offre en général qu'un intérêt spécial. Voici, au surplus, la traduction des quelques lignes que nous reproduisons :

« D'après vos dernières lettres, je puis comprendre que mon paquet de » plantes et mon opuscule ne vous sont point encore parvenus. D'après » l'ordre de la classification et les échantillons qui sont réunis, vous verrez » si ce travail a quelque valeur, et vous m'obligeriez si vous voulez bien me » le renvoyer avec vos observations et vos conseils. . . . .

. . . .

» Je ne manquerai pas l'occasion de vous témoigner toute ma reconnais» sance, soit de vos bons avis, soit de nos relations, autant littéraires que » botanistes, relations déjà pour moi si agréables avec tant d'hommes illus» tres. »

E

LETTRE DE LINNÉE *.

Viro acutissimo, experimentissimo Dr Lud. Gerardo, Carolus Linnœus.

S. D. P.

Pridié tuas accepi, vir experimentissime, litteras datas pridie Kal. dec. præcedentis anni, una cum rarissima centuria plantarum exsicatarum et thesauro pulcherrimorum seminum. Tam dives erat epistola encomiis et elogiis ut flectere potuisset ipsos Deos; Utinàm potuissem obtinuisse finem quem quæsivi anxius at video quotidiè novos pessimos quod continuo emendare opus habeo. Video tamen ex litteris, tuum in me prorsus non meritum animum benevolum mitem et amicum.

Ego potius miratus sum quomodo eò potuisti penetrare ut noveras omnes plantas vestrates apud nos quæ deficiebant et quomodò potuisti detegere omnes rariores quæ lucem rei herbariæ adferrent verbo, ex hisce sufficientissimè persuasus sum quod sis solidissimis principiis innixus ut has oculis æque fiderem ac propriis. Posses itaquè tu si velles (et cur nolles qui tanto sudore cò pervenisti) ritè examinare ea quæ etiamnùm manca persistunt quæque tuis pedibus exposita sunt! Utinàm tu mihi concederes tuos oculos adexaminandum plantas mihi dubias in vestrâ patriâ vel etiam ipse hoc in te susciperes opus. Doleo quod etiamnùm hæreamus boreales circà plantas nascentes in florentissimâ scien-

* Charles Linnée était fils d'un pauvre pasteur de village, qui, le croyant doué d'une intelligence médiocre, voulait d'abord en faire un cordonnier; mais un ami de sa famille, le docteur Rothman, en porta un meilleur jugement, et décida ses parents à lui faire étudier la médecine, ce point de départ

tiarum patriâ vestrâ. Ingenuè fateor quod plura ab hæc tua collectione, plantarum didici quam sæpe a libris plurimis in iis vidi quæ attentissimè observasti ex iis species varias obtinui pro augmento scientiæ. Tuam mihi expecto tanto magis gratiam quo à te mihi plura polliceor, feliciter addiscenda; studio, pietate, fide amicitiam tuam semper colam. Expecto avidissimè, germinantia semina

presque général des naturalistes célèbres. Dès ses premières années, il avait manifesté pour les plantes un goût aussi vif que précoce. Sa mère aimait beaucoup les fleurs ; pendant sa grossesse, elle suivait des yeux avec amour son mari cultivant son modeste jardin, et, quaud elle allaitait son fils, elle ne parvenait à apaiser les cris de l'enfant qu'en mettant des fleurs dans ses mains. Ce penchant naturel se développa encore avec l'âge. Cependant, son père avait bien de la peine à subvenir aux frais de ses études. Linnée gagna d'abord quelque argent à faire des copies. puis il donna des leçons de latin à d'autres écoliers; on ajoute que, se souvenant de son premier métier, il raccommodait à son usage les chaussures de ses condisciples. Enfin, on lui confia la direction du jardin botanique d'Upsal, et c'est en s'efforçant d'y mettre de l'ordre qu'il reconnut les vices des méthodes, et qu'il songea à les réformer. Ce fut de même en lisant le discours d'ouverture du cours de Vaillant qu'il conçut l'idée d'un système fondé sur les organes de la fructification. Quelques années après, une autre idée lumineuse devint pour lui comme une seconde révélation : il imagina d'exprimer le nom de chaque plante au moyen de deux mots seulement, au lieu de la phrase caractéristique, mais souvent assez longue, de Bauhin ou de Tournefort. Linnée était âgé de 27 ans quand il publia son premier ouvrage : *Species plantarum ;* il avait déjà fait un voyage en Laponie, aux frais de la Société royale des Sciences d'Upsal.

Le plus célèbre des écrits de Linnée, sa *Philosophie botanique*, publiée en 1751, est le résumé de plusieurs opuscules qu'il avait déjà produits sous différents titres, comme pour y servir de prélude. C'est un ouvrage rempli d'érudition et de vues nouvelles, présentées dans un style concis, élevé et souvent poétique. Il est devenu le code, la loi fondamentale des botanistes; les principes en ont été heureusement appliqués à d'autres branches de l'histoire naturelle. Son *Systema naturæ*, qui d'abord ne se composait que de trois feuilles, fut réimprimé un grand uombre de fois, et, augmenté de toutes les découvertes récentes, il a fini par preudre des dimensions prodigieuses,

rarissima omnium plantarum, sed serò sata, metuo quod pauca floreant.

Ad plantas missas, primùm abjungo sequentia *.

F

LETTRES DU PÈRE PAPON, DE L'ORATOIRE **,

AUTEUR DE L'HISTOIRE GÉNÉRALE DE PROVENCE.

Marseille, le 17 mai 1775.

Permettés, Monsieur, que je vous demande conseil sur une

au point que la quatorzième édition, donnée par Gmelin, comprenait déjà dix gros volumes in-8°.

Linnée mourut en 1778, d'une attaque d'apoplexie, à l'âge de 71 ans. Il avait refusé les offres de plusieurs monarques qui désiraient l'attirer dans leurs États. « Les talents que je tiens de Dieu, avait-il toujours répondu, je les dois à ma patrie. » Aussi le roi, Gustave III, l'honora-t-il dignement et s'honora lui-même en écrivant l'éloge funèbre de ce grand naturaliste, qui répandit sur la Suède une gloire non moins éclatante et sans doute plus durable que celle de son infortuné souverain.

* Linnée répondant à Louis Gérard lui dit : « vous me prodiguez dans » vos deux lettres du mois de décembre, des louanges auxquelles les Dieux » eux-mêmes seraient sensibles. » Et après lui avoir accusé réception des plantes jointes à ces lettres :

« Quant à moi, je suis émerveillé que vous soyez parvenu à si bien con- » naître toutes ces plantes qui manquent à nos collections et qui ajoutent tant » de richesses à la science botanique. — Vous les décrivez du reste comme » je les décrirais moi-même, et puisque vous êtes arrivé à ce degré de science, » vous devriez publier une Flore de votre pays. »

Linnée lui dit plus loin, « qu'il en a plus appris par son envoi sur les » plantes du midi de la France que par la lecture de tous les ouvrages qui ont » été successivement publiés sur cet objet. » Aussi, ajoute-t-il, entretien- » drai-je toujours avec zèle et dévouement votre précieuse amitié. »

** Papon (Jean-Pierre), historien, associé à l'Institut de France, naquit au

chose que vous seul en Provence connoissés parfaitement. C'est sur les plantes qui nous sont particulières, ou pour mieux dire qui viennent plus communément et plus facilement ici qu'ailleurs, et qui peuvent donner une idée de la température de notre climat, soit dans la basse Provence, soit dans la haute ; car je pense que chacune a des plantes qui lui sont propres. Voici, Monsieur, celles que j'imagine de rapporter en vous envoyant pour les autres à votre excellent ouvrage.

Le Câprier, le Buisson ardent, le Concombre sauvage, la Dentelaire, le Dictam blanc, le Doronic, l'Alypun, le Pastel, le Nerprum, le Pavot cornu, le Myrthe, le Lentisque, l'Immortelle jaune ou Bouton d'or, le Fustet, le Stœcas, la Garance, l'Asclepias, l'Angélique, la Gentiane, l'Aristoloche, les Vulnéraires, et le Thé ou Véronique des Alpes, sans compter les plantes aromatiques telles que la Mélisse, la Lavande, le Serpolet, la Marjolaine, le Thym, le Romarin et autres qui couvrent les montagnes et les vallées.

Je dis que les arbres offrent la même variété ; mais je ne nomme

Puget de Téniers, près Nice, en janvier 1734. Il entra, jeune encore, dans la congrégation de l'Oratoire, où il professa d'abord, avec distinction, les humanités, puis la rhétorique, à Marseille, à Rions, à Nantes et à Lyon. On lui confia ensuite le soin de la bibliothèque de Marseille ; c'est là que, maître de tout son temps, il commença de travailler à l'*Histoire de Provence*, qui est, malgré une mauvaise épigramme de Mirabeau (1), un des meilleurs ouvrages que nous ayons en ce genre. — Dans une notice insérée dans le *Journal des Débats*, après la mort de Papon, qui eut lieu le 15 janvier 1803 ; il est dit que les États de Provence récompensèrent leur historien par une pension de 8,000 livres ; mais elle ne fut jamais que de 2,000, et cessa aussitôt après l'impression du quatrième et dernier volume de l'*Histoire de Provence*. Il est vrai que Louis XVI, et Monsieur, frère du roi, dédommagèrent l'auteur par leurs bienfaits ; mais les États ne furent pour rien dans cette munificence. — *Biog. univ.*, t. 32, p. 535.

(1) Lisez-vous l'histoire de plomb
Du révérend père Papon ?

que l'Arbousier, le Carroubier, le Mélèze des Alpes dont on tire de la térébenthine, et la Mannée, appelée Manne de Briançon, le Chêne verd nourrissant, le Kermès, le Grenadier, le Figuier, l'Oranger, le Citronier, le Bergamotier, l'Azederac et le Jujubier (le premier ayant le fruit blanc et l'autre rouge), l'Olivier, le Paliure, le Térébinthe, le Styrax calamite, le Tamarisc et le Palmier dont le fruit mûrit en certains endroits.

Je ne me propose pas d'entrer dans le détail des insectes parce que je ne les connois pas plus que le reste, et que le détail en est infini. Cependant, je nomme la mouche luisante, le lézard moyen, dit tarente, plus grand que le lézard gris et moins que le lézard jaune et vert, le lézard allongé qui ne diffère de l'orvet que par ses quatre pattes courtes, dont il se sert pour sortir des tas de pierres où il vit, les mouches à dard qui piquent les olives, dont se nourrissent les vers qui les y déposent, la cigale, plusieurs espèces de sauterelles, le scorpion, le castor du Rhône peu différent de celui du Canada.

Je sens, Monsieur, combien tout cela est insuffisant pour donner une idée de ces trois genres ; mais mon ignorance sur cette matière ne me permet pas d'aller plus avant de crainte de m'égarer ; si vous vouliez y suppléer par quelques-unes de vos réflexions vous me feriez plaisir, et je les attens avec empressement. J'ai prêté à M. votre frère les antiquités marseilloises que vous avez envie de connoître ; il vous les enverra par la première commodité. Je suis bien aise d'avoir eu cette occasion de vous obliger ; je saisirai avec plaisir les autres qui se présenteront pour vous donner des preuves de l'estime avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

PAPON, DE L'ORATOIRE.

Marseille, le 5 décembre 1775.

Vous me négligez un peu, Monsieur, mais je pense que c'est pour me mieux servir ; quoiqu'au reste il vous faut moins de peine qu'à un autre pour bien faire. Je vous prie donc d'achever votre bonne besogne que vous avez si bien commencée. Je ne crois pas qu'un plus long détail des plantes indigènes soit nécessaire, mais là-dessus je m'en rapporte à vous avec la plus grande confiance. Je souhaiterois que vous m'envoyassiez le catalogue de toutes les plantes exotiques, et que vous remarquassiez en les nommant ce qu'elles offrent de plus curieux pour les arts ou le commerce. Le temps à peu près où elles ont commencé d'être connues me feroit grand plaisir, si vous le marquiez. J'attens ce que vous avez encore à m'envoyer pour achever ce que j'ai à dire sur notre climat. Soyez persuadé, je vous en prie, de ma reconnoissance; elle est égale à l'estime et à l'attachement avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur.

Papon, de l'Oratoire,

Marseille, le 3 février 1776.

J'arrive d'Aix, Monsieur, où nous avons décidé l'impression du premier volume ; cependant il n'en sera point parlé à l'assemblée, parce qu'il y a quatre ans que la province s'était chargée des frais de l'impression. Il a été résolu entre nous qu'elle feroit cette année ceux du premier volume. Je me hâte de vous en faire part, Monsieur, puisque cette nouvelle vous intéresse comme citoyen et comme auteur de la partie botanique, que vous avez la complaisance de me fournir, et qui fera sûrement le plus grand plaisir. C'est du moins ainsi qu'en ont jugé toutes les personnes à qui j'ai parlé de votre travail. Il me tarde que vous l'ayez fini ; et il me

tarde encore plus que vous soyez des premiers à vous lire dans notre histoire; car vous jugez combien j'ai d'envie de vous offrir ce monument de l'estime et de l'attachement avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

PAPON, DE L'ORATOIRE.

Paris, le 19 juin 1776.

Ce n'est sûrement pas, Monsieur, par paresse si je n'ai pas eu l'honneur de vous écrire depuis mon arrivée à Paris; mais l'embarras de mes occupations et des affaires qu'on a toujours en arrivant m'ont absorbé. J'ai vu M. de Jussieu qui a pour vous une estime particulière, et qui a été bien aise de savoir de vos nouvelles. Il se plaint que vous le négligez. Ces reproches vous font honneur et à lui aussi; il n'en ferait pas tant à un homme qu'il estimerait peu. Je lui ai lu ce que vous m'avez envoyé, il en a été fort content. Nous avons conservé 88 plantes indigènes; il n'y a pas eu la moindre réforme à faire parmi les exotiques. Je voudrais que ceux qui me fournissent quelqu'article travaillassent aussi bien que vous. Leur réputation et mon ouvrage y gagneraient. Je n'ai encore rien donné à l'impression. Comme mes démarches dépendent des opérations de la province, et que ces opérations sont fort lentes, je perds du tems. Cependant je compte demander un censeur dans la huitaine qui m'expédiera tout de suite, et si MM. les Procureurs du pays approuvent le plan d'impression que je leur ai envoyé, nous pourrons mettre la main à l'œuvre tout de suite. Donnez-moi vos commissions et soyez persuadé de la sincérité des sentiments avec lesquels, etc., etc.

PAPON, DE L'ORATOIRE.

Le 8 janvier 1780.

Je vous avois prié, Monsieur, de me préparer les additions que vous avez projeté de faire au bon morceau que vous m'avez fourni sur les plantes : permettez que je vous les rappèle ; car l'ouvrage où je compte les insérer est presqu'achevé.

Il est juste que je profite de cette occasion pour vous témoigner combien j'ai été sensible à vos honnêtetés et à vos amitiés pendant mon séjour à Cotignac : vous m'auriez fait désirer d'y demeurer plus longtemps ; et je fus bien puni de vous avoir quitté ; car je fus mouillé comme un canard. Je vous prie de parler à M. et à Mme de Pothonier, à M. et à Mme Templier, de ma reconnoissance, de témoigner aux deux premiers combien j'ai été charmé de leur connaissance, et à l'autre qu'on se trouve très-bien de l'avoir connu. Venez nous voir si vous voulez que je me livre au plaisir de causer avec vous ; car la poste ne donne jamais le tems que de vous assurer qu'on ne peut vous être plus attaché. *Vale* et *ave*.

Papon, de l'Oratoire.

Paris, le 14 mai 1784.

Je n'ai pas perdu de vue votre affaire ; j'ai vu plusieurs libraires : aucun ne veut se charger des frais de l'impression pour son compte ; ils trouvent qu'il est plus simple de faire imprimer pour le compte des autres, et d'avoir le produit de l'ouvrage ; car c'est ce qui arrive toujours quand l'auteur est éloigné. Heureusement j'ai rencontré avant-hier, en courant pour vous, un libraire d'Orléans de ma connaissance qui se chargera du manuscrit avec plaisir, et qui peut-être vous offrira quelque chose. Il m'a dit que vous pouviez traiter en droiture avec lui. Il s'appelle Couvet de Villeneuve, aime et entend un peu la botanique.

Paris, 4 décembre 1784.

Vous trouverez, Monsieur, à Marseille, chez Mosse, le quatrième et dernier volume de l'*Histoire de Provence*. Je crois que vous avez eu soin de retirer les précédents. Félicitez-moi d'avoir fini, malgré tous les obstacles qu'on m'a suscités, un ouvrage d'aussi longue haleine, et qui m'a donné tant de peines, d'ennuis et de dégoûts, et qu'on a tant décrié dans le pays où l'on aurait dû être les premiers à encourager mon zèle. Heureusement le suffrage des gens de lettres dans ce pays-ci me dédommage un peu de tous ces désagréments. Ce qui me les fait oublier, c'est d'être à la fin de ma carrière, et d'avoir pu vous faire un présent que vous voudrez bien regarder comme un monument de l'estime et de l'attachement avec lesquels, etc., etc.

PAPON, DE L'ORATOIRE.

G

LETTRES DE M. DE LAMOIGNON DE MALESHERBES *.

Paris, ce 12 mars 1768.

Je suis très-sensible, Monsieur, à la complaisance que vous avez eue de m'envoyer une réponse très-détaillée, très-intéressante et que je garderai précieusement.

Au reste, je ne prétends point du tout avoir rien découvert sur

* « Guillaume-Chrétien DE LAMOIGNON DE MALESHERBES, le défenseur de Louis XVI, naquit à Paris en 1721. Il descendait de cette fameuse maison de Lamoignon si célèbre par ses lumières, son dévoûment et son inaltérable

la grande bruyère, il serait même bien difficile que j'eusse cette prétention, car je ne l'ai vue que sans fruit et je crois sans fleur. Je vous ai seulement rapporté que les gens du pays, non pas dans un endroit mais au moins dans trois, m'ont dit que les pieds de cette bruyère qui avaient de la fleur étaient différents de ceux qui ont du fruit. Ainsi ce n'est pas une observation faite, mais une observation à faire, indiquée par les paysans. Vous connaissez, Monsieur, tous les sentiments avec lesquels, etc., etc.

MALESHERBES.

intégrité. A vingt-quatre ans, il entra au Parlement comme conseiller. C'est alors que, se sentant attiré par les sciences naturelles, sur lesquelles il devait plus tard laisser quelques bons écrits, il suivit le cours de botanique de de Jussieu.— En 1750, il fut chargé de la direction de la librairie et succéda, dans la présidence de la cour des aides, à son père, Guillaume de Lamoignon. C'est comme organe de cette assemblée, qu'il porta devant Louis XV les vigoureuses *remontrances* de 1770 et de 1771. On sait ce qu'il en advint : la cour des aides fut supprimée et une lettre de cachet exila son chef. Lors de l'avénement de Louis XVI, la voix publique redemandait Malesherbes. Il fut rappelé. Le premier président, remis de nouveau en possession des fonctions qu'il avait précédemment occupées, se servit aussitôt du droit qu'elles lui conféraient pour porter une seconde fois les plaintes du peuple au pied du trône. Ces nouvelles *remontrances*, non moins éloquentes, non moins pressantes que leurs aînées, firent, dans le public, une sensation prodigieuse. La popularité de Malesherbes devint excessive. « Il était, dit un de ses historiens, l'amour et les délices de la nation. » C'est alors que Louis XVI lui offrit un des titres les plus enviables, celui de ministre d'Etat. Malesherbes, après quelques hésitations, qu'expliquaient suffisamment la modestie de ses goûts et son peu d'ambition, finit par accepter ; mais il sentit bientôt, si l'opposition est facile, combien il est malaisé de gouverner. Il quitta les affaires un an après. — Malesherbes, rendu à la vie privée, reprit le cours de ses observations et de ses études. Assez savant dans l'histoire naturelle, principalement en géologie et en botanique, pour lutter même avec Buffon ; il disait néanmoins qu'il avait encore beaucoup à apprendre. En 1775, il fut reçu membre de l'Académie française. Déjà il avait été admis à l'Académie des sciences, en 1750, et à celle des inscriptions, en 1759.— Pendant les quinze

A Malesherbes, le 20 juin 1786.

Vous ne me parlez ni de votre santé, ni de votre situation. Mais je vois avec plaisir que vous n'avez pas cessé de vous occuper de la botanique, votre étude favorite. Je vous en félicite, car il n'y a point d'occupation qui donne de jouissances plus tranquilles, que celle-là.

Le projet que j'avais eu dans le temps que je fus chargé de la librairie, de faire traduire et commenter Pline par des savants de différents genres, dont chacun se chargerait d'une partie, n'a pas pu s'exécuter.

Il a paru depuis une édition latine de Pline, par l'abbé Brotier. C'est un auteur de très-grand mérite, et je ne doute pas que cet ouvrage ne soit excellent pour la correction du texte et pour les notes qui concernent l'histoire, la géographie et la littérature. Mais l'abbé Brotier n'est pas naturaliste.

Il a paru aussi une traduction française par M. Poinsinet de

années qu'il vécut loin des affaires, on n'oublia pas Malesherbes. En 1787, Louis XVI eut encore recours à lui. Il l'appela au ministère. Malesherbes prit le portefeuille, mais ne le garda guère plus que la première fois ; il abandonna l'arène, et retourna vivre dans une retraite trop longtemps délaissée pour des travaux moins conformes à ses goûts. Il la quitta pourtant une troisième fois et ce fut pour défendre son roi. On connaît le résultat de cette courageuse démarche : le 22 avril 1794, Malesherbes périssait sur l'échafaud. Un trait dépeindra ce caractère si fort et si aimable. En sortant de prison pour monter sur la sinistre charrette, son pied heurte une pierre et lui fait faire un faux pas (il avait 73 ans) : « Voilà, dit-il en souriant tristement, voilà un mauvais présage ; à ma place, un Romain serait rentré. »

(*Histoire des 40 fauteuils de l'Académie française*, par M. Tyrtée Tastel, t. 3, p. 481.)

Sivry. Je ne l'ai pas lue et je ne connais pas personnellement l'auteur *.

C'est certainement un homme d'esprit. Il l'a prouvé par deux tragédies et beaucoup d'autres poésies qu'il a données au public.

Je suis persuadé qu'il sait fort bien le latin et qu'il est très-bon littérateur, mais je ne crois pas qu'il soit naturaliste, ni qu'il se soit aidé des lumières de ceux qui le sont, car je ne l'ai jamais entendu nommer par aucun de ceux que je connais.

D'ailleurs j'ai entendu dire, dans le temps qu'on imprimait son ouvrage, qu'il était très-mal dans ses affaires, et que, pressé par les libraires, il avait besoin de travailler vite pour leur donner ce qu'ils appellent de la copie, or rien ne nuit plus à un ouvrage que cette précipitation forcée.

J'étais donc porté à croire qu'il se trouverait bien des fautes dans cette traduction, et cela m'est à présent démontré par l'observation que vous venez de m'envoyer. S'il était botaniste ou qu'il eût consulté un botaniste, il n'aurait pas traduit le mot *sessilis*, terme très-souvent employé dans les descriptions de plantes, pour *ressemblant à un siége*, et n'aurait pas confondu les tiges des laitues avec les côtes de leurs feuilles.

* Dans son *Cours de littérature*, t. 3, p. 286, M. de Laharpe dit, en parlant de la traduction de M. de Poinsinet « qu'elle est en partie le fruit des » veilles de plusieurs savants encouragés à cette pénible tâche par un de nos » plus respectables magistrats. » On voit par cette lettre que Malesherbes, auquel M. de Laharpe fait allusion, avait eu, en effet, ce projet; mais il ne l'exécuta pas. M. de Laharpe commet une grande erreur en lui attribuant cette traduction qui n'est pas du goût de M. de Malesherbes, comme on peut le remarquer; car il saisit, avec une satisfaction visible, l'occasion de lancer quelques pointes contre le traducteur. O. T.

Vous me mandez, Monsieur, que vous avez 400 observations semblables toutes prêtes. C'est un ouvrage bien précieux et dont il serait bien fâcheux que le public fût privé.

Mon ancien projet n'a pu s'exécuter par la difficulté de faire travailler de concert plusieurs savants quand on ne peut pas leur donner des encouragements suffisans, et je ne pus pas obtenir ces encouragements des Ministres de la Finance.

Mais ce qui n'a pas été fait tout à la fois peut être fait successivement.

Nous avons la partie de la littérature très-bien faite par l'abbé Brotier. Feu M. de la Nause et M. Bougner m'avaient donné la partie de l'Astronomie et de la Chronologie ; je la donnai à feu M. Guérin, imprimeur, et comme c'est le successeur de Guérin qui a imprimé pour l'abbé Brotier et qui est son ami, je ne doute pas que cette partie ne se trouve bien faite dans son édition.

Il reste la Physique et l'Histoire naturelle. Si on a votre ouvrage sur la Botanique et que d'autres naturalistes et physiciens en donnent d'autres sur d'autres parties, Pline entier se trouvera éclairci, autant qu'il peut l'être.

Il restera la traduction à faire. Mais on ne manque pas dans ce siècle-ci d'écrivains capables de bien traduire les auteurs latins, et M. Poinsinet de Sivry y aurait peut-être été très-propre, s'il avait eu assez de connaissance de toutes les parties, et le loisir nécessaire pour méditer sur son ouvrage.

Ce qui fait que nous n'avons pas de bonne traduction de Pline, est qu'il ne s'est pas encore trouvé d'auteur qui réunit au talent d'écrire, les connaissances nécessaires sur toutes les matières dont Pline a parlé, et il est difficile qu'un seul homme réunisse cette universalité de connaissances.

Mais, quand tous les passages difficiles auront été éclaircis dans plusieurs ouvrages tels que le vôtre, il se trouvera un traducteur qui pourra donner l'ouvrage complet.

Vous ne me dites pas, Monsieur, quel usage vous voulez que je fasse de cette observation que vous m'avez envoyée pour exemple. Mais je ne crois pas que ce soit vous faire une infidélité de la communiquer à quelques-uns de nos naturalistes, et c'est ce que je compte faire dans un voyage que je ferai bientôt à Paris, où je vais rarement.

Depuis votre départ, nous avons fait de grandes pertes. M. Bernard de Jussieu, M. Du Hamel, M. Guettard, tous mes amis; mais ils ont des successeurs.

Il serait à désirer que le Gouvernement vous aidât pour la publication de cet ouvrage important. Mais je n'ai aucune relation avec les Ministres en place. Ainsi, sur cela, ce n'est pas moi qui peut vous servir. Je verrai ce que d'autres me diront.

Je vous prie d'être persuadé, Monsieur, du zèle que j'aurai toujours pour tout ce qui intéresse un homme d'un aussi grand mérite que vous, et des sentiments avec lesquels, etc., etc.

MALESHERBES.

A Malesherbes, le 29 juillet 1786.

Depuis que vous avez reçu ma réponse, Monsieur, j'ai été faire un voyage à Paris et j'y ai vu M. de Lezermes qui est de vos amis et à qui vous avez écrit une lettre pareille à la mienne.

J'ai beaucoup causé avec lui de votre ouvrage et de la nécessité de donner au public un travail aussi intéressant que le vôtre. Il y avait trouvé beaucoup de difficulté de la part des libraires à qui il s'était adressé.

Je lui ai dit les moyens que j'imaginais pour aplanir ces obstacles, je lui ai même indiqué un libraire, homme qui a de l'intelligence, avec qui j'en avais causé.

Mais, avant tout, je crois nécessaire que l'ouvrage entier soit à Paris et qu'il soit présenté à l'Académie des sciences de qui vous aurez certainement une approbation telle qu'elle est due à des recherches aussi savantes que les vôtres.

Mais comme je ne suis pas à présent à Paris, il faut que ce soit M. de Lezermes qui suive cette affaire.

S'il croit nécessaire que ce soit moi qui présente le mémoire à l'Académie, je l'enverrai d'ici au secrétaire.

Vous connaissez les sentiments, etc.,

MALESHERBES.

A Verneuil, le 13 septembre 1786.

Je viens de recevoir, Monsieur, votre lettre du 29 août.

J'ai déjà eu l'honneur de vous marquer que je ne peux pas suivre votre affaire, parce que je ne suis presque jamais à Paris. Ainsi je vais envoyer cette lettre à votre ami M. de Lezermes, qui se charge de la suivre.

J'ai cependant fait, pendant un petit séjour que j'ai fait à Paris, la démarche que je suis plus à portée de faire que lui, celle de présenter votre ouvrage à l'Académie, de demander des commissaires, et de faire connaître au Corps de l'Académie l'importance de cet ouvrage.

Les commissaires nommés, sont : M. de Jussieu, M. l'abbé Hauy et M. Desfontaines.

Je ne crois pas que vous connaissiez les deux derniers, qui n'étaient pas encore connus dans le temps que vous étiez à Paris.

M. l'abbé Hauy, qui s'est peut-être plus occupé d'autres parties d'histoire naturelle que spécialement de la Botanique, passe pour réunir au mérite de naturaliste celui de savant littérateur, et, par cette raison, a paru plus propre qu'un autre à examiner une traduction de Pline.

M. Desfontaines est regardé comme un botaniste de premier ordre.

Avant de demander ces trois commissaires, je m'étais concerté avec M. de Lezermes et avec M. de Jussieu qui m'a paru prendre intérêt à votre ouvrage. M. de Lezermes m'a paru ami de M. Desfontaines ; et sans être aussi lié avec M. Hauy, il m'a dit qu'il ne doutait pas que ce commissaire ne vous convienne parfaitement, par la réputation qu'il a d'un homme très-honnête, et d'un caractère très-sociable.

Ainsi M. de Lezermes pense que le choix des trois est le meilleur qu'on puisse faire.

Quand j'ai annoncé votre ouvrage à l'Académie, M. Broussonnet vint me trouver et me dit qu'il en avait connaissance, que vous lui en avez communiqué une partie, et il me parut prendre grand intérêt à vous. Si je l'avais su plus tôt, je l'aurais demandé pour un de vos commissaires ; mais il n'était plus tems.

Au reste, sans être commissaire, il pourra vous servir pour en parler à ceux qui le sont et qu'il voit deux fois la semaine à l'Académie où M. de Lezermes ne va pas.

J'en ai parlé aussi à M. de Lezermes qui connaît aussi M. Broussonnet et se concertera avec lui sur ce qu'il y aura à dire et à faire.

Je suis très-persuadé que l'Académie verra avec grand plaisir vos recherches sur la folle avoine, et qu'on trouvera qu'elles sont très-bien placées dans un traité de botanique.

Vos commissaires vous diront peut-être qu'il ne suffit pas de l'insérer dans votre *Commentaire sur Pline*, ouvrage qui ne sera pas lu de tous les cultivateurs pour qui il est intéressant d'avoir vos recherches sur cet objet, et qu'il faudrait aussi en faire mention dans les journaux qui sont ceux de tous les ouvrages que le public lit le plus.

Je vous prie d'être persuadé des sentiments avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc., etc.

MALESHERBES.

II

LETTRES DE GRÉGOIRE *.

Paris, le 12 nivôse, an III (1er janvier 1795).

Je suis bien en retard envers vous ; ce silence n'est pas coupable, ne l'imputez qu'à l'immensité de mes affaires ; qu'il me serait doux de pouvoir librement suivre mes goûts et vous écrire

* GRÉGOIRE (Henri), vulgairement nommé l'abbé Grégoire, né en 1750 à Vého, près de Lunéville, était curé de d'Emberménil en Lorraine, lorsqu'il fut député aux États-Généraux en 1789 pour représenter le clergé de Lorraine. Envoyé à la Convention en 1792, il y proposa dès la première séance l'abolition de la royauté et la création de la république ; il demanda en même temps que la peine de mort fut supprimée, mais il ne put l'obtenir. Il fut nommé membre du Comité de l'instruction publique, fit restituer aux Juifs leurs droits civils et politiques, et fit décréter l'abolition de l'esclavage des Noirs (1794). — Il mourut en 1831. Il a laissé un grand nombre d'écrits.

longuement, fréquemment, et réclamer les observations lumineuses d'un savant que je respecte.

Vous verrez par le rapport dont copie est ci-jointe que je ne vous avais pas oublié, et que vos renseignements sur l'espèce d'helmento coton dont vous m'avez envoyé un échantillon ont inspiré un vif intérêt; je veux envoyer une autre copie de ce rapport à quelque journaliste.

Bientôt on organisera définitivement les jardins botaniques; j'ai à cœur que chacun soit muni des instruments nécessaires pour faire des observations météorologiques dans tous les genres. Il est étonnant et surtout il est fâcheux que cette science soit si arriérée, puisque ses résultats s'appliquent d'une manière immédiate à l'agriculture, à la physique, etc.; j'en ai conféré plusieurs fois avec Cotte, le Joaldo de la France, qui continue ses travaux. D'ailleurs, il faut renouer le commerce épistolaire avec les savants étrangers et nous mettre en possession de toutes les découvertes qu'ils ont faites depuis quelques années et dont la guerre a intercepté la circulation. Qu'en pensez-vous, savant estimable; quelles sont vos vues à cet égard?

Agréez un nouvel opuscule de ma façon et quelques autres qui n'en sont pas.

Salut cordial.

Grégoire.

Paris, ce 12 ventôse, an III (2 mars 1795).

Oui, citoyen, c'est bien malgré moi que vous n'avez pas été conservé sur la liste des récompenses dont vous êtes bien digne. Vous ne me dites pas dans votre dernière si vous avez lu dans la décade le rapport de Desfontaines qui concerne les échantillons

d'helmento coton que vous aviez eu la bonté de me faire passer. Il paraîtrait d'après cela que ma dernière lettre ne vous est pas parvenue.

Ci-jointe est une réponse de la Commission de santé à qui j'ai transmis copie de votre intéressant mémoire.

Salut réitéré.

GRÉGOIRE.

(I)

LETTRES DE M. DE LEZERMES *,

DIRECTEUR-ADJOINT DES PÉPINIÈRES DU ROI.

Paris, le 30 juillet 1786.

. . . .

M. de Malesherbes que j'ai l'honneur de connaître, m'a fait part du désir qu'il aurait de procurer au public la connaissance des notes intéressantes que vous avez faites sur la partie botanique de Pline, traduite assez mal par M. Poinsinet de Sivry; M. Nyon l'aîné, libraire, s'est décidé en sa faveur à se charger de votre ouvrage; mais il m'a dit qu'il désirait que ce ne fût point une critique du traducteur, mais simplement une restitution du vrai sens de l'auteur avec les observations que vous aurez été dans le cas d'y ajouter. Il paraît que ce libraire a des égards à garder vis-à-vis de Mme Desaint, et que tout ce qui aurait trait directe-

* M. DE LEZERMES était le correspondant particulier de Louis Gérard; il s'occupait avec dévouement de ses affaires à Paris, et le tenait au courant des progrès de la science. La famille de M. de Lezermes, originaire de Draguignan, avait eu dans le temps des obligations au docteur François Gérard, père du botaniste.

ment à M. Poinsinet lui ferait de la peine; il vous sera aisé, Monsieur, d'aplanir cette difficulté.

M. de Malesherbes a envie de faire revêtir votre ouvrage du suffrage de l'Académie, ce qui ne peut faire qu'un très-bon effet; ainsi, Monsieur, vous serez le maître de me faire passer quand vous voudrez votre manuscrit. j'en aurai tout le soin que vous devez attendre de mon zèle à vous servir.

Le libraire désire savoir vos conditions; il ne conclura rien qu'après que M. de Malesherbes lui aura dit sa façon de penser sur l'ouvrage; j'augure très-bien de la voie que ce dernier vient d'ouvrir.

Vous me demandez si le jardin de Trianon existe encore, je vous dirai que ce jardin, appartenant à la reine, réunit encore une infinité de plantes précieuses, mais c'est précisément dans la partie des arbres et arbrisseaux dont on a fait un objet de décoration. Richard père est mort il y a environ deux ans; ce jardin est confié aux soins d'un de ses fils qui est connaisseur.

M. Bernard est parti il y a quelques jours sans que j'aie pu lui remettre la note sur la folle avoine que je désespère de pouvoir retirer des mains de M. Vicq-d'Azyr; en cela, il n'y aurait rien d'étonnant, car il est Normand.

Je vous réitère, etc., etc.

LEZERMES.

Paris, le 4 mars 1787.

J'ai encore à vous faire passer une lettre que m'écrit M. Desfontaines, vous y verrez ce qui vous concerne et vous voudrez bien me dire vos intentions que je lui communiquerai tout de suite; il vous propose d'être correspondant de l'Académie, je pense qu'elle ne pourrait pas faire un meilleur choix.

Il a été enfin question de votre topographie à la dernière séance de la Société royale de médecine, elle y a été reçue très-favorablement puisqu'on l'a mise au rang de celles qui ont remporté les prix destinés à ces ouvrages ; j'imagine que M. Vicq-d'Azyr vous aura informé du succès de ce travail.

J'ai l'honneur d'être, etc., etc.

LEZERMES.

Paris, le 13 mai 1787.

. . . .

J'ai cru entrevoir dans quelques conversations que j'ai eues avec M. de Malesherbes, que son projet avait été de faire imprimer votre ouvrage aux frais du Gouvernement, mais le bouleversement qu'il y a eu dans le ministère lui fait voir maintenant la chose comme impossible, de sorte qu'il n'y a plus à espérer de ce côté.

M. Vicq-d'Azyr ne pensait guère à vous envoyer votre médaille, j'ai été la chercher chez lui il y a quelques jours et je vous la fais passer aujourd'hui.

J'ai l'honneur d'être, etc., etc.

LEZERMES.

Paris, le 19 mai 1787.

Je viens de recevoir les deux lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, l'une en date du 1er mars et l'autre ultérieure à cette époque; je n'ai pas répondu plus tôt à la première, parce que mon dessein était de vous envoyer le rapport de Messieurs les Commissaires, et que M. de Malesherbes l'avait encore entre les mains; il me l'a renvoyé hier, en conséquence je vous le fais passer tout de suite. Il est très-fâché du refus du libraire; « il ne » faut pas qu'un ouvrage si utile soit perdu, nous en raisonnerons

» lorsque je serai à Paris, » tels sont ses termes. J'imagine d'après cela qu'il a quelque chose en vue pour faciliter l'impression de votre ouvrage; je vous communiquerai dans son temps ce dont il sera question.

. . . .

Vous trouverez ci-joint la liste de Messieurs les associés étrangers de l'Académie des sciences.

Il est très-vrai que M. Vicq-d'Azyr est entré en lice pour avoir le fauteuil académique, mais M. de Rulière, son antagoniste, a eu la préférence. On a eu grand tort de vous dire que M. de Buffon était tombé en enfance, il est vrai qu'il est devenu bien infirme, mais sa tête est excellente.

Je vous réitère, etc., etc.

LEZERMES.

Paris, le 15 juin 1787.

Je vous envoie le rapport de l'Académie sur votre mémoire de la folle avoine, ce sont des citations très-étendues de cet ouvrage qui constituent le rapport, aussi pourrait-il servir seul à défaut du mémoire. Il y a quelque temps que j'ai retiré celui-ci des mains de M. le marquis de Condorcet, je compte le garder jusqu'à ce que vous ayiez décidé de son sort; il me semble qu'il figurerait très-bien dans la collection des savants étrangers, mais je crois que vous pourriez néanmoins lui faire remplir sa destination première en faveur de M. Bernard, l'un n'empêcherait peut-être pas l'autre, il ne s'agirait que d'en faire tirer copie, je pourrai m'en informer; ne soyez pas étonné si quelque jour vous le voyez figurer dans la nouvelle encyclopédie; M. Desfontaines m'a dit qu'à peine le rapport de l'Académie a-t-il été fait que M. l'abbé Tessier, chargé pour cet ouvrage, de l'économie rurale, s'en est emparé, j'imagine qu'il pourra bien l'y insérer.

M. Desfontaines dispensait fort M. de Jussieu de lui donner le travail de ses genres, il ne lui en demandait que la nomenclature pour pouvoir rédiger son catalogue, mais le fait est que M. de Jussieu n'a pas fait grand chose, et qu'il ignore encore la place qu'il assignera à tel ou tel autre genre. Les nouveautés que nous avons acquises depuis quelques années, sont peut-être venues déranger les chaînons de sa méthode, il est certain que plus on sera riche en genres, plus elle approchera de la perfection, si toutefois ces systèmes et les méthodes peuvent l'atteindre. Quoi qu'il en soit, M. Desfontaines s'accommode peu de ces beaux raisonnements ; peut-être prendra-t-il sur lui de signifier à M. de Jussieu que s'il ne lui donne pas ce travail cette année, il ira en avant, et que sa méthode pourrait bien rester en arrière ; il aimerait tout autant suivre Linnœus ; je pense que celui-ci fera toujours plus de botanistes que l'autre.

Je vous réitère, etc., etc.

Lezermes.

Paris, le 18 juillet 1787.

Il y a maintenant deux partis en botanique, l'un formidable et nombreux, dans lequel on peut nommer messieurs Le Monnier, Desfontaines, son protégé, L'Héritier, Cels, etc. ; l'autre est composé uniquement de M. de Jussieu et ses élèves ; il paraît que l'on conspire contre son système naturel qui présente des fautes et des exceptions sans nombres. Messieurs Thouin et La Mark restent neutres. Comme M. de Jussieu met une très-grande lenteur dans son nouveau travail, je ne serais pas étonné que M. Desfontaines ne se résolût enfin à adopter le système de Linnœus ou la méthode de Tournefort avec des corrections et amplifications. Le temps est un grand maître, il nous instruira de tout. Je n'ai point vu encore M. Didot pour votre mémoire sur la folle avoine parce qu'on m'a dit que l'ouvrage de M. Bernard n'était point en bon train. Si je le confie à ce libraire, peut-être finira-

t-il par se l'approprier, jè suivrai à cet égard les dernières intentions dont vous me ferez part ; d'ici là je sonderai Didot.

Recevez les assurances, etc., etc.

LEZERMES.

J

LETTRES DE VENTENAT *.

Paris, le 17 vendémiaire, an VIII (9 octobre 1799).

Citoyen et respectable collègue,

J'ai reçu le paquet de plantes que vous avez bien voulu m'envoyer. Je vous en fais mes remercîments bien sincères. Il y en avait plus de la moitié que je ne connaissais pas ; elles étaient toutes en très-bon état, et c'est le plus beau présent que j'ai reçu

* VENTENAT (Étienne-Pierre), de l'Académie des Sciences, naquit à Limoges le 1er mars 1757. « Le véritable cachet de Ventenat, dit Thiébaut de Berneaud, est la botanique descriptive. Il ne dessinait pas ; mais il avait le coup d'œil sûr : aussi lui doit-on le mérite du pinceau et du burin des artistes qu'il employa. Le premier ouvrage de Ventenat dans ce genre est la *Description des plantes nouvelles ou peu connues du jardin de J. M. Cels.* (Paris, 1800.) — Il fut immédiatement suivi de trois autres : 1° le *Jardin de la Malmaison* (1803 à 1805), dont le fini laissa bien loin derrière lui tout ce que la France et l'étranger avaient de mieux en ce genre. Ventenat publia en 1798 une traduction très-exacte du *Genera* de Bernard de Jussieu, précédée d'une excellente notice sur la méthode de ce célèbre botaniste. Il obtint en 1805 la décoration de la Légion d'honneur. Il mourut à Paris, le 13 août 1808. Ventenat avait la taille imposante, de la chaleur dans les idées, de la candeur dans les sentiments et une véritable passion pour l'étude. Sous le rapport de la science, il occupa toujours une place distinguée parmi les botanistes que Linnée appela sconographes. »

en botanique. L'Ocobe, le Lithymal et le Picris, dont vous me parliez dans votre dernière lettre, m'ont paru être des espèces nouvelles ; j'ai demandé au citoyen Desfontaines pourquoi il n'en avait pas parlé encore à l'Institut, il m'a répondu qu'il le ferait au premier moment. La plante qui m'a le plus surpris est votre *Vicea amphicarpos*, qui est certainement bien différente du *Lathyrus amphicarpos Linn.*, que je ne connais que par la phrase. Je soupçonne même que le botaniste suédois a cité des synonymes qui ne conviennent pas à son espèce. J'ai confronté votre plante avec quelques échantillons provenus des graines que vous aviez envoyées à l'Institut et que Cels a cultivées. Les individus sont très-différents; dans ceux cueillis chez Cels, les fleurs sont très-grandes et portées sur des pédoncules de 4 pouces de longueur. N'y aurait-il pas eu quelque erreur dans l'envoi des graines ? Comme vous êtes le seul qui puissiez découvrir la vérité, je me propose de joindre aux plantes que vous m'avez demandées, un échantillon de votre *Vicea* cultivé chez Cels.

J'ai parlé à Hauy du mémoire que vous lui avez adressé; il m'a promis d'en faire la lecture à une des séances prochaines, et il vous écrira aussitôt. Dès qu'il aura été lu, j'en ferai imprimer un extrait, si vous le désirez, dans le magasin encyclopédique; en attendant qu'il le soit en entier dans les mémoires de l'Institut. Le citoyen Hauy, qui est chargé d'affaires, l'avait à peu près oublié, et il m'a su gré de le lui avoir rappelé.

Je prie le citoyen Gérard d'agréer les sentiments, etc., etc.

VENTENAT.

Paris, le 12 thermidor, an VIII (31 juillet 1800).

J'ai cru devoir me hâter de répondre à la confiance que vous me témoignez, et j'ai lu à la séance du 6, votre dissertation sur le *Vicea amphycarpos*. Votre mémoire a été paraphé par le secrétaire de la classe. Néanmoins, avant de le déposer avec la figure

qui l'accompagne, au secrétariat, j'ai voulu vous consulter sur quelques observations qui ont été faites pendant la lecture de votre mémoire. On a d'abord remarqué que le citoyen Jussieu avait distingué dans son *Genera*, le *Vicea amphicarpos*, du *Lathyrus amphicarpos*; — 2° que ce même botaniste avait trouvé une corolle et des étamines dans les fleurs souterraines et qu'il les avait montrées à La Marck; — que Gouan avait donné une description très-étendue du *Vicea* et du *Lathyrus amphicarpos*, dans son guide botanique, imprimé l'an IV de la République; et qu'il avait rapporté à chacune les mêmes synonymes que vous citiez. — J'ai répondu à ces observations que votre mémoire avait été présenté à l'Académie des sciences en 1789, et qu'à cette époque Gouan ne paraissait pas se douter qu'il existât des *légumineuses* à fruit souterrain, puisque dans son *Hortus* et dans son *Flora*, il avait rapporté au *Lathyrus amphicarpos* les synonymes du *Vicea amphicarpos*.

. . . .

Salut et fraternité, etc., etc.

VENTENAT.

Paris, le 1er brumaire, an IX (23 octobre 1800).

J'ai différé jusqu'à présent de vous écrire, afin de pouvoir vous annoncer que votre mémoire était imprimé. Il l'est depuis quelques jours, et je désire que vous soyiez satisfait de mon zèle et de mes soins. Je voulais ne faire tirer, selon votre intention, que ving-cinq exemplaires, mais le prote de M. Didot, dont je vous fais passer la note, m'ayant observé qu'il n'en coûterait pas plus pour cent exemplaires que pour vingt-cinq, j'ai cru que vous m'approuveriez d'en faire tirer le plus grand nombre. J'ai eu soin aussi de faire tirer le même nombre de gravures.

J'ai l'honneur d'être, etc., etc.

VENTENAT.

Paris, 30 nivôse, an IX (20 janvier 1801).

Monsieur et très-respectable collègue,

Je vous apprendrai qu'un nommé Boucher d'Abbeville a inséré dans le numéro du magasin, qui a suivi immédiatement celui où votre dissertation était imprimée, une note dans laquelle il observait que Gouan avait déjà distingué les *Lathyrus* et *Vicea amphicarpos*. J'ai cru devoir lui répondre dans le numéro suivant et lui faire remarquer surtout qu'écrivant en 1788, vous ne pouviez pas citer un ouvrage qui n'avait paru que plusieurs années après, mais que le savant professeur de Montpellier, en passant sous silence votre observation connue de tous les botanistes, ne pouvait pas être aussi aisément excusé. J'ai cru cependant devoir garder l'anonyme pour ne point me faire d'ennemis.

Agréez, je vous prie, etc., etc.

VENTENAT.

Paris, le 8 prairial, an IX (28 mai 1801).

Le savant professeur de Montpellier ne se tient pas pour battu au sujet de la découverte du *Vicea amphicarpos*. Il vient de m'écrire une belle lettre dans laquelle il me prie, par amour pour la vérité, de vouloir bien instruire l'Institut que c'est lui qui, en 1796, a donné une description complète de cette plante et montré les caractères qui la distinguent du *Lathyrus amphycarpos*. Je lui ai répondu le plus honnêtement qu'il m'a été possible, mais ma lettre lui prouvera qu'il ne m'a pas convaincu et que je n'ai jamais composé avec ma conscience aux dépens de la vérité. Le citoyen Villars, qui est votre ami et que nous possédons depuis quelques mois à Paris, est entré chez moi comme je finissais ma lettre, je la lui ai montrée, et nous avons ri de bon cœur. Si le citoyen

Gouan réclame, comme il me l'a annoncé dans les journaux, l'antériorité de la découverte, vous pouvez être assuré qu'il se trouvera un anonyme qui ne tardera pas à lui répondre. J'aime à croire néanmoins que d'après ma lettre il se tiendra tranquille.

Je suis charmé que le retour du printemps ait rétabli votre santé, et ce sont les vœux de celui, etc., etc.

VENTENAT.

Paris, le 25 pluviôse, an X (5 février 1802).

J'ai différé jusqu'à présent à répondre à votre dernière, parce que je voulais vous annoncer que j'avais enfin fait dessiner quelques-unes de vos plantes. J'ai attendu cinq mois la commodité de mon peintre, il s'est lassé sans doute de me remettre de jour en jour, et j'ai eu le plaisir de le voir hier. Il a fait l'Orobe, et nous avons mis sur un des côtés de la planche le petit Gallium. Ces deux plantes paraîtront dans mon dixième fascicule. Si vous pouviez me faire passer, dans le cours de cet été, la Pétillaire, je la ferais aussi dessiner, et j'enrichirais mon ouvrage d'une nouvelle espèce dont la botanique vous est redevable.

. . . .

Mon dixième et dernier fascicule du jardin de Cels est publié. Je vous prie d'en agréer l'hommage, et d'engager M. Reynouard à l'envoyer chercher. Vous trouverez dans cette livraison votre *Orobus*.

Agréez, je vous prie, etc., etc.

VENTENAT.

Paris, 6 thermidor, an XIII (25 juillet 1805).

. . . .

Quoique M. Reynouard soit très-connu, et qu'il jouisse en ce

moment de la plus brillante réputation, j'ai eu néanmoins bien de la peine à connaître sa demeure. Je sais qu'il demeure à Chaillot, et je me propose d'aller le voir aussitôt que je le pourrai. Je désirerais que vous lui fissiez connaître vos intentions au sujet de votre manuscrit sur Pline. Il me semble qu'il peut l'envoyer de votre part à la première classe de l'Institut, en lui exposant le désir que vous avez qu'il soit imprimé. La classe fera, je n'en doute point, des démarches auprès du Ministre de l'intérieur, pour qu'il le fasse imprimer à l'imprimerie impériale. Cet établissement s'occupe parfois d'ouvrages peu importants, et le vôtre est du petit nombre de ceux qui méritent d'être distingués.

Lorsque je fis paraître l'ouvrage de la Malmaison, en publiant le premier fascicule, je remis à Sa Majesté l'Impératrice une liste de botanistes français et étrangers qui méritaient de recevoir une preuve de sa haute estime, et à qui elle devait faire présent de cet ouvrage. Je me flattais d'être l'interprète de la bonne volonté de notre souveraine. Cette marque de distinction qui m'était due, a été enviée, sollicitée, et elle m'a été ravie. Ce que j'avais prévu est arrivé; l'ouvrage n'est pas parvenu à la destination qu'il aurait dû avoir. J'en ai été très-fâché; mais il a fallu garder le silence.

M. Lacépède m'a dit que dans ce moment tontes vos affaires étaient en règle, et que vous ne pouviez plus douter que vous ne fussiez membre de la Légion d'honneur.

. . . .

J'ai l'honneur d'être, etc., etc.

VENTENAT.

K

LETTRES DE M. SCHMIDEL *.

Anspach, 19 janvier 1786.

Je vous marque ma très-grande obligation de l'offre que vous voulez bien me faire de me sacrifier toutes vos découvertes. Au lieu de l'accepter ou, peut-être, d'abuser de votre générosité, je vous supplie de ne pas supprimer ces précieuses découvertes, et de les livrer au public. Tout au contraire, je vous conjure de publier votre *Appendix ad Floram Provincialem*, le plus tôt qu'il sera possible. Je suis très-sûr que cet ouvrage sera très-bien reçu et estimé de tous ceux qui aiment la botanique. En cas que vous manquiez d'éditeurs, je vous en trouverai d'abord chez nous ; je connais quelqu'un qui s'en chargera très-volontiers. Il dépendra entièrement de votre bon plaisir de m'en instruire au plus tôt.

De même, les remarques que vous vous proposez de publier sur l'histoire de Pline, seront très-recherchées par les botanistes

* Schmidel (Casimir-Christophe), médecin, né à Baireuth, le 21 novembre 1718, fréquenta les Universités de Iéna et de Halle ; fut nommé, en 1742, professeur à celle de Baireuth, et se rendit, en 1743, à Erlangen, où elle fut transférée. Il accepta la place de professeur de médecine en second, et la remplit, pendant vingt années, avec distinction. Quelques différends avec son collègue Delias le portèrent à donner sa démission, en 1763 ; et il s'établit à Anspach, où le margrave le nomma médecin de la cour et conseiller privé. Il mourut le 18 décembre 1792. La médecine et les sciences lui doivent une multitude de découvertes et d'observations importantes. — *Biogr. univ.*, t. 41, p. 184. — « Les fascicules de Schmidel, dit Vicq-d'Azyr, offrent en général les plus grands détails sur les différentes parties des espèces qu'il a illustrées, et une foule d'observations neuves sur quelques *cryptogames*. Nous devons encore à cet auteur une édition très-soignée des ouvrages posthumes du grand *Gesner*, publiée après sa mort. »

principalement, parce qu'on est certain que les botanistes des pays méridionaux sont le plus en état de déterrer les plantes des anciens, après les travaux de Matthiolus, Columna et quelques autres, qui se sont pris d'une façon à ne pouvoir réussir jamais.

Je suis, etc., etc.

SCHMIDEL.

Anspach, le 19 juillet 1786.

Votre *Flora Gallo Provincialis* est entre mes mains, et j'en estime beaucoup les observations. Je n'ai pas voulu retarder mes devoirs envers vous, en spécifiant les plantes rares, principalement celles dont vous avez donné des figures très-belles. Je me remets entièrement à votre bon plaisir, si vous voulez bien me gratifier de quelques exemplaires de vos plantes peu vulgaires, ou de celles dont M. Allioni a donné la description dans sa *Flora pédémontana,* dont vous avez eu si grand'part, à ce que j'ai lu dans la préface de l'auteur. Vous m'obligerez au dernier point.

Vous protestant que je serai pour toujours, avec l'estime, etc.

SCHMIDEL.

L

LETTRE DE GOUAN *.

Montpellier, le 5 février 1764.

Monsieur,

Une petite querelle botanique entre Séguier et moi au sujet d'une petite Arenaire, fait que je vous consulte en son nom et au mien. Il croit que personne n'en a donné ni figure, ni descrip-

* GOUAN (Antoine), botaniste, né à Montpellier, le 15 novembre 1733, était fils d'un conseiller à la Cour des aides. Il fut nommé professeur de botanique

tion ; je pense qu'on devrait la rapporter à l'espèce dont vous avez donné la figure et le nom d'*Arenaria foliis Linearibus erectis subtus striatis, floribus fastigiatis inœqualiter pedunculatis*, page 405. La figure et la bonne description semblent y convenir infiniment. Vous nous ferez plaisir de nous éclaircir le fait et de nous dire aussi (si vous le savez) le sentiment de M. de Jussieu sur cette plante. M. Séguier l'a trouvée sur les rochers le long de l'Hérault, à Alais, et je l'ai trouvée en grand nombre le long de cette même rivière, au Capouladou, etc.

On imprime actuellement le *Flora Monpeliensis* à Lyon, si, comme je l'espère, l'imprimeur m'en donne des exemplaires, je vous prierai d'en accepter un comme une faible marque de mon souvenir et de mon attachement.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Gouan.

M

LETTRE DE L'ABBÉ ROZIER *.

Lyon, le 14 avril 1766.

Monsieur,

Ayez la complaisance de passer chez M. Durand, neveu, libraire, rue Saint-Jacques, et vous y prendrez un exemplaire des *Démonstrations élémentaires de botanique* à l'usage de nos élèves.

en 1767, en remplacement de Sauvages qui venait de mourir. Parmi les nombreux ouvrages qu'il a publiés, on cite : la *Flora Monspelieca*, 1765, et l'*Explication du système de botanique du chevalier Von Linnée*, Montpellier, 1787. — Il mourut le 1er septembre 1821.

* Rozier (Jean), auteur agronome, naquit à Lyon en 1734. Il reçut les

Celui qui l'a imprimé l'a chargé de vous le remettre. Il part aujourd'hui avec d'autres livres et le ballot restera vingt jours en route. L'introduction est de M. de Latourette et les démonstrations sont mon ouvrage. Dans l'introduction nous n'y avons pas oublié nos amis. Vous trouverez beaucoup de fautes dans les *Démonstrations*. Si vous prenez quelque intérêt à ce qui me regarde, vous m'avertirez, je vous supplie, de celles que vous y découvrirez. Je sais que l'ouvrage est informe, mais il pressait pour nos élèves. Au reste, cet ouvrage ne doit pas passer les murs de nos écoles.

Je me recommande à vous; vous n'abandonnerez pas un élève qui vous doit ses premières connaissances en botanique, et qui joint à la reconnaissance l'attachement inviolable avec lequel il sera toute sa vie, mon cher maître, le plus reconnaissant de tous vos élèves.

ROZIER.

ordres, sans jamais exercer le ministère. Placé à la tête d'une riche exploitation agricole, il s'occupa des moyens de faire prospérer l'établissement qui lui était confié. Ce fut dans ce but, qu'avec son compatriote et ami Latourette, il composa les *Démonstrations élémentaires de botanique* dont il est parlé dans cette lettre (2 vol. in-8°. Lyon, 1761.). La botanique était une des sciences que l'abbé Rozier avait le plus cultivée. Il fut donc en état de coopérer, avec son ami, à l'un des meilleurs ouvrages élémentaires qui eussent encore paru en France. Les principes de Tournefort s'y trouvent heureusement combinés avec ceux de Linnée; mais ce qui le rendit le plus éminemment utile, ce fut l'exposition des vertus des plantes, faite avec beaucoup de clarté et discutée avec sagacité. L'abbé Rozier écrivit de nombreux ouvrages d'agriculture qui ont une réputation méritée. Il mourut le 29 septembre 1793. — *Biogr. univ.*, t. 39, p. 206; article signé : Du Petit-Thouars.

N

LETTRE DE SÉGUIER *.

Nîmes, le 17 juillet 1772.

Monsieur,

Je ne saurais trop vous témoigner ma reconnaissance de la bonté que vous avez eue en me communiquant les additions marginales que vous avez faites à l'exemplaire de ma *Bibliothèque botanique* que M. Dauphin m'a remis de votre part. Elles corrigent plusieurs fautes que j'avais commises et servent à faire connaître les ouvrages qui m'avaient échappé ou ceux qui ont paru depuis

* Séguier (Jean-François), né à Nîmes, le 25 novembre 1703, d'une famille honorable de la magistrature de cette ville, et d'origine commune avec celle de Paris (le grand chancelier et ses neveux étaient nés à Paris), s'est rendu également célèbre par ses connaissances en botanique et en antiquités. Il parcourut avec le savant Scipion Maffei une grande partie de l'Europe. A Paris, Séguier mit en ordre, au jardin du Roi, un herbier très-nombreux. En 1740, il publia la *Bibliotheca botanica* dont il parle dans la lettre que nous reproduisons ; ouvrage d'une grande érudition, devenu classique en naissant, mais que celui de Haller, sous le même titre, a fait oublier. La réputation que Séguier s'était acquise lui ouvrit l'entrée de plusieurs académies de France et d'Italie. En 1772, il fut nommé associé de celle des inscriptions et belles-lettres, où son éloge a été prononcé par M. Dacier. Son savoir recevait un nouveau lustre de ses vertus : « Ceux de ses concitoyens « qui l'ont connu, disait Sicard, auteur d'une notice sur ce savant, conser- « vent un doux souvenir de sa candeur, de sa modestie et de sa piété. » — Une attaque d'apoplexie l'enleva subitement, le 1er septembre 1784. Par son testament, il légua à l'Académie de Nîmes, dont il avait été nommé protecteur peu auparavant, sa riche bibliothèque, ses manuscrits, ses médailles, son cabinet d'histoire naturelle, remarquable par une suite rare de pétrifications, et la maison qu'il avait ornée de beaucoup d'inscriptions et d'autres monuments antiques. — *Biogr. univ.* t. 41, p. 470.

l'édition. Dès que je l'eus, je jugeai à propos d'en prendre une note pour les avoir présens sous mes yeux en tous tems, et je mis peu de jours après la main à l'œuvre, mais le changement de maison qui m'occupe et le déménagement de tout mon cabinet d'histoire naturelle, de tous mes livres et de tous mes effets ne m'a pas permis jusqu'ici d'achever, et je diffère à un autre tems de vous renvoyer votre exemplaire et de profiter d'une autre occasion sûre pour vous le faire passer.

Je vous suis extrêmement obligé des recherches que vous avez faites dans vos mines de plâtre par rapport aux empreintes des poissons qui se trouvent dans d'autres mines semblables. Si vous avez occasion de m'envoyer des échantillons de l'ardoise qu'on tire des hautes montagnes de Provence, du côté de Digne et de Barcelonnette, avec leurs variétés, vous me ferez plaisir.

Vous avez fait un excellent ouvrage sur les plantes de Provence, qui vous a fait beaucoup d'honneur ; je ne doute pas que vous conserviez toujours quelque amour pour la botanique. Si vous cultivez encore quelques plantes des montagnes ou que vous ayiez des échantillons doubles de celles que vous avez ramassées, vous m'obligerez de les partager avec moi. Je cultive un petit jardin dans la nouvelle maison que j'ai fait bâtir. Je serais charmé d'avoir quelques-unes de vos plantes, et d'orner mon herbier qui est déjà fort riche.

Je suis avec un sincère attachement, etc., etc.

Séguier.

O

LETTRE DE CUSSON *.

Montpellier, le 6 octobre 1773.

Monsieur,

J'ai demandé pendant plusieurs années, en Provence et en différents endroits, le *Expleirum* que vous avez peint dans votre *Flore* et qui est connu parmi les botanistes sous le nom de *Expleirum* Gerardi, et que M. Linnée prétend être une variété de son *Bupleirum juneum ;* mais c'est en vain, on m'a envoyé des *Bupleirum* que je ne demande pas et je n'ai pas reçu encore celui que je demande. Cependant, prêt à imprimer sur les ombellifères, il faut décider entre vous et Linnée. Je m'adresse à vous d'autant plus volontiers que je crois que je serai de votre dire, attendu que par votre description et la figure que vous avez donnée de cette plante, quoique voisine de celle de Linnée, elle m'en paraît distincte.

J'ai l'honneur d'être, etc., etc.

Cusson, méd.

* Cusson (Pierre), médecin et botaniste, né à Montpellier en 1727, fit ses études au collége des Jésuites de cette ville. Il entra dans leur ordre et professa les belles-lettres et les mathématiques à Toulouse, au Puy et à Béziers ; mais entraîné vers l'étude de la médecine et de l'histoire naturelle, il quitta les Jésuites et fut reçu docteur en 1753. Il fit de si grands progrès en botanique que Bernard de Jussieu le fit choisir pour aller en Espagne comme botaniste, et, pendant l'année 1754, il parcourut diverses provinces de ce royaume, et les îles Majorque et Minorque, d'où il rapporta une riche collection de plantes. — Boissier de Sauvages se l'associa pour coo-

P

LETTRE DE J. E. SMITH.

Londres, ce 24 décembre 1788.

Monsieur,

Peut-être vous aurez déjà oublié un botaniste anglais qui profitait de votre bonté à Cotignac il y a deux ans, ou vous l'aurez cru indigne du plaisir et de l'avantage dont il a joui chez vous. Permettez-moi pourtant de vous demander pardon d'avoir si longtemps tardé à vous témoigner ma reconnaissance, et daignez recevoir le tribut d'estime et de respect que je me trouve trop heureux d'avoir occasion de vous rendre.

Ayant visité l'Italie (avec mon compagnon de voyage, M. Young), après avoir quitté la Provence, je me suis arrêté dans ce charmant pays beaucoup plus longtems que je n'avais d'abord pensé, c'est-à-dire près d'une année ; j'ai resté aussi quelque tems encore à Paris, ensuite chez moi, le plus souvent à la campagne pour ma santé qui est à peu près rétablie, Dieu merci ; et je me trouve en état de m'occuper de l'étude de la botanique. Enfin, j'ai le plaisir de vous envoyer les livres que j'ai promis, c'est-à-dire la dernière édition du *Système vegetabilium* de Linnée, par Murray, où vous trouverez bien des défauts ; aussi bien que les deux *Mantissæ* de Linnée dont la seconde est excessivement rare. Les derniers ouvrages du grand botaniste suédois n'ont pas tout à fait la perfection de ses premiers. Comme je m'occupe à présent de préparer une édition du *Système végétabilium*, je vous envoie la

pérer à sa nosologie. Il se montra digne de cette confiance par ses lumières et son impartialité. Cusson fut nommé en 1777 professeur de mathématiques à Montpellier. — Il mourut le 13 novembre 1783. — *Biogr. univ.*, t. 10, p. 386.

dernière afin que vous la parcouriez et me fassiez la grâce de m'indiquer les corrections que vous jugerez à propos. C'est une grâce, Monsieur, que vous m'avez promise, et je sais trop bien votre bonté et vos connaissances pour ne pas en profiter. Je ne commencerai pas d'imprimer mon édition qu'après une année au moins.

Notre Société Linnéenne, pour la culture de l'histoire naturelle exclusivement, fleurit beaucoup. Je crois que je vous en ai parlé à Cotignac, et j'espère que vous nous permettrez l'honneur d'inscrire votre nom entre ses associés étrangers. Je vous ferai passer votre diplôme aussitôt que possible, avec le nom de tous les membres.

Je vous envoie une *Daphné* que j'ai trouvée près de Naples, et qu'il me semble que Linnée a confondue avec sa *D. Alpina.* Ma plante se trouve dans l'herbier de Vaillant à Paris.

Je vous prie de me dire si vous la connaissez ou non. J'attends de vos nouvelles avec beaucoup d'impatience.

J'ai l'honneur d'être, etc., etc.

J. E. Smith.

N° 12. Great Marlbro' Street.
Londres.

LETTRE DE M. MILLET.

A Fox-Amphoux, ce 13 février 1776.

Monsieur,

Je viens de nouveau vous importuner pour vous prier de vouloir bien me pretter cent écus, c'est icy une occasion des plus essentielles qui procure la fortune du fils aîné de M. de Barras

qui a obtenu un employ sur les troupes que le roy tient à Pondichéry avec des honnettes appointements, mais pour s'y rendre, il a encore besoin de ces cent écus. Vous dirés que je ne scay m'adresser qu'à vous ! il est vray, mais ne trouvés pas mal que dans une pareille occasion, j'abuse de vos bontés, persuadé que je suis de votre bon cœur ; si par hasard vous n'aviés pas toute la somme en main, je vous aurois la plus grande des obligations de tâcher par votre crédit de me la procurer de tout autre. On trouvera avec moy toutes les seurettés possibles soit par acte public ou privé, à jour ou à constitution de rente, ou enfin en cessions ; je descendray s'il le faut, au premier jour, à Cotignac, pour remplir cet objet, et comme ce garçon doit partir au premier jour pour Marseille, où il va s'embarquer, j'aurois besoin d'avoir au plus tôt ladite somme de trois cents livres. Je vous demande pardon de la liberté que je prens, mais soyés asseuré que je voudrois être à même de vous en témoigner ma gratitude.

J'ay l'honneur d'être avec une parfaite considération,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

MILLET.

R

LETTRE ADRESSÉE A M. GÉRARD, FILS,

PAR M. LE BARON DE LESSERT.

Paris, ce 21 mars 1825.

Monsieur,

J'ai bien reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 5 courant, et qui m'a été remise par notre honorable ami, M. Raynouard, ainsi que le paquet de lettres autographes

de quelques célèbres botanistes que vous avez eu la bonté de me faire remettre : je ne sais comment vous témoigner ma reconnaissance de ce cadeau extrêmement précieux pour un amateur. Ces lettres sont bien choisies et sont fort curieuses : celles du vertueux Malesherbes nous ont fait grand plaisir, mais pardessus tout celle de Linnœus dont on ne peut voir l'écriture sans un bien vif intérêt. Je vous remercie d'avoir choisi celle qui porte le cachet de cet illustre botaniste ; il est parfaitement conservé et il relève une inexactitude dans la notice insérée dans le *Magasin encyclopédique*. Je vous sais beaucoup de gré aussi d'y avoir joint les minutes autographes de trois lettres de Monsieur votre père, dont le nom est désormais inséparable de celui de ces hommes célèbres.

Enfin, Monsieur, en vous réitérant ma bien sincère gratitude de votre extrême complaisance, il ne me reste qu'à vous exprimer mon désir de trouver quelque occasion de faire quelque chose qui vous soit agréable ; veuillez en être bien persuadé et agréer l'assurance de mon sincère dévouement et de la parfaite considération avec laquelle je suis, etc., etc.

Baron de Lessert.

§

OBSERVATIONS CRITIQUES DE LOUIS GÉRARD,

SUR LA TRADUCTION

DE L'HISTOIRE NATURELLE DE PLINE

PAR M. POINSINET DE SIVRY.

Dans le livre XVI, ch. 1er, où il traite des *Contrées sans arbres*, Pline s'exprime ainsi sur les usages de quelques peuples de l'Orient, qui habitaient les côtes de l'Océan :

Captum que manibus lutum ventis magis, quam sole siccantes : terrâ cibos, et rigentia septentrione viscera sua urunt.

Traduction de M. Poinsinet de Sivry :

« *Ils façonnent à la main des mottes de terre qu'ils font sécher*
» *au vent plutôt qu'au soleil, et avec cette terre ainsi séchée, ils*
» *cuisent leur nourriture, et se dégèlent, ou plutôt se rôtissent*
» *les entrailles saisies et prises en glaçons par l'âpreté de la bise.*»

OBSERVATION DE LOUIS GÉRARD.

« S'il est difficile d'imiter le style rapide et pittoresque d'un
» homme de génie, dont l'imagination brillante embellit tout ce qui
» s'offre à ses regards, on peut, du moins, transmettre les idées
» de son modèle, en se bornant au récit des faits : mais, est-ce
» en les altérant, en les exagérant ; est-ce en substituant l'invrai-
» semblance à la vérité qu'on pense se rapprocher de lui ?

» Ce passage : *terrâ cibos, et rigentia septentrione viscera sua* » *urunt*, doit se traduire ainsi : *Ces peuples du Nord brûlent* » *cette terre* (la tourbe) *pour cuire leurs aliments et pour ré-* » *chauffer leurs corps transis de froid.*

» Le verbe *urere* ne peut être rendu, dans le cas actuel, par » celui de *brûler*. Pline l'affecte spécialement à la cuite des » aliments, et, ensuite, à la chaleur qu'il excite quand on se » chauffe; on ne peut révoquer en doute ce second usage, ni » manquer de l'appliquer à l'effet qu'il produit sur des membres » qui ont été exposés à un grand froid. Mais, selon l'idée étrange » qu'on a mise au jour, qu'y aurait-il de plus incroyable que des » *entrailles prises en glaçons qu'on dégèlerait en les rôtissant.*

» Enfin, » ajoute Gérard — et nous signalons cette dernière observation parce qu'elle combat la seule erreur qui ait été maintenue par les nouveaux traducteurs — « Enfin, on ne doit pas » prendre à la lettre le mot *viscera*, ce n'est point des *entrailles* » qu'il s'agit. L'effet du froid qui se fait sentir dans ces régions » septentrionales se manifeste sur les parties extérieures du corps; » *viscera rigentia* ne se rapporterait à un froid intérieur dans les » viscères que dans une altération de la santé, mais on voit bien, » dans le cas présent, que les membres ne sont transis de froid » qu'à cause de la rigueur du climat. »

M. Ajasson de Grandsagne, dans sa traduction (Édition Panckouke, t. 1, p. 5,) ne se sert pas du mot *rôtir*; mais il conserve la seconde expression (les entrailles) qui a paru impropre à Gérard.

M. Nittré emploie également le mot *entrailles* (Édition Nisard, t. 1, p. 568).

On pourrait reprocher au docteur Gérard de s'être montré trop minutieux en rejetant cette expression et d'avoir fait parade de ses connaissances médicales ; mais, du moins, est-il parfaitement exact ; et si les traducteurs eux-mêmes avaient à choisir

entre leurs versions et celles de Gérard, ils n'hésiteraient pas à adopter cette dernière. Il est évident, en effet, qu'ils ont pris, en quelque sorte, la partie pour le tout.

Livre XVI, chap. 23, Pline dit :

Alba (populus) folio bicolor, super ne candicans, inferiore parte viridi.

Traduction de M. Poinsinet de Sivry :

Le peuplier blanc a les feuilles de deux couleurs; savoir : blanchâtres par dessus, et vertes par dessous.

OBSERVATION DE LOUIS GÉRARD.

« La traduction est exacte, mais on aurait dû remarquer que » Pline s'était mépris; c'est le DESSUS de la feuille qui est VERT, » et le DESSOUS, BLANC. »

Cette erreur n'a pas été signalée dans les notes de l'édition Panckoucke, dont la traduction est absolument conforme, quant à cette phrase, à celle de M. de Sivry.

M. Nittré dit la même chose, en d'autres termes, et laisse passer la même erreur sans la relever : « *Le peuplier blanc a la feuille » bicolore blanche en dessus, verte en dessous* » (p. 581).

Nous pourrions multiplier ces citations, car sur 400 erreurs signalées par Gérard, il en a été conservé au moins un dixième dans les nouvelles traductions; mais ce n'est pas ici la place de cette énumération qui pourrait fatiguer le lecteur. Nous terminerons par une *observation* dans laquelle Louis Gérard, ordinairement très-mesuré dans ses critiques, relève, avec une certaine vivacité, l'erreur commise par M. Poinsinet de Sivry.

Dans ce passage le traducteur ne se borne pas, il est vrai, à mal traduire l'auteur latin, mais encore il traduit ce qui n'existe pas dans le texte.

Livre XVI, chap. 31, Pline dit :

Minutis hæc capillamentis hirsutæ, ut abies. multaque sylvestrium : e quibus montani præ tenuia fila decerpentes, spectabiles, lagenas et alia vasa nectunt.

Traduction de M. Poinsinet de Sivry :

Dans quelques-unes, elles (les racines) sont garnies de petits filaments comme celles du sapin et de plusieurs arbres sauvages. Les gens de montagne font, avec ces filaments déliés, des tissus serrés et d'un travail si plein, qu'ils en composent des flacons curieux, et d'autres vases capables de contenir la liqueur.

OBSERVATION DE LOUIS GÉRARD.

« De tels flacons seraient merveilleux. — S'ils eussent existés, » les anciens auraient possédé un art qui nous est inconnu ; tout » notre savoir en ce genre se réduit à des tissus dont on a cou- » tume de revêtir des flacons.

» Il me semble que ces tissus ne devaient pas être employés » différemment de ce qu'ils le sont aujourd'hui, et je ne vois pas » que Pline ait prétendu en faire des bouteilles capables de con- » tenir un liquide : *nectunt lagenas et alia vasa*. Ces bouteilles, » ces vases, ne sont point la même chose que ce tissu expressé- » ment désigné par le verbe *nectunt*.

» Dans le sens naturel et littéral, on ne peut traduire ce pas- » sage qu'en disant : *on en garnit des bouteilles et autres vases.*

» Car si ces filaments formaient le corps de la bouteille, de quel-
» que manière qu'ils fussent tissus et rapprochés, pourrait-on se
» flatter de les rendre imperméables ; si, pour contenir la liqueur,
» on avait goudronné le tissu, Pline n'aurait point parlé de cet
» enduit absolument nécessaire ; or, dès qu'il s'en tient à dire
» qu'on fait avec ces filaments différents tissus, pourquoi étendre
» sa pensée, et, à l'abri de son nom, offrir une chose également
» incroyable et ridicule. Est-ce donc ainsi qu'on se permet de
» traduire. »

M. de Grandsagne a commis la même erreur. Sa traduction, que nous transcrivons ci-après, diffère peu de celle de M. de Sivry :

« Là, elles sont garnies de petits filaments, comme dans le
» sapin et autres arbres sauvages, dont les montagnards coupent
» les filaments déliés pour en faire des flacons et autres vases
» *capables de contenir la liqueur*. » (T. 10, p. 99.)

Cette traduction est appuyée d'une note qui, loin d'éclairer le lecteur, est plutôt de nature à égarer son jugement. Elle contient, en effet, un exemple qui tend à prouver la possibilité de confectionner des flacons imperméables avec des racines. Voici cette note :

« On conçoit qu'on puisse, dans certains cas, en faire un tissu
» très-serré qui interdise la sortie de l'eau. Les insulaires de la mer
» du Sud fabriquent, avec les rameaux de diverses plantes, des
» vases qui peuvent recevoir des liquides. Nos vanniers ne peuvent
» atteindre ce dernier degré de perfection de leur art. »

(Page 280, 10me volume.)

Pline ne dit rien de semblable. M. de Grandsagne s'est donné beaucoup de mal pour expliquer un texte qu'il n'avait pas à tra-

duire puisqu'il n'existait pas. Il serait, en effet, très-difficile de trouver dans le passage en question la moindre allusion à la perméabilité des flacons; mais, si d'un côté il a ajouté, il a retranché ailleurs le mot *spectabiles* ou, du moins, il n'en a pas donné la traduction.

M. Nittré est plus prudent et, en même temps, plus exact, sans l'être complètement. Il traduit ainsi :

« Les montagnards en prennent les filaments les plus ténus, et « en font des flacons remarquables et d'autres vases. »

Il n'ajoute pas, comme l'ont fait sans motif les autres traducteurs, que ces vases pouvaient contenir du liquide. Mais il ne donne pas, selon nous, au mot *nectunt*, sa véritable signification. Le verbe *nectare* se traduit ordinairement par *entrelacer*, *nouer*, *emprisonner*; mais jamais, ou, très-rarement, par le verbe *faire*. Il paraît donc bien plus exact de dire avec Louis Gérard que les montagnards *garnissaient*—c'est-à-dire—*entrelaçaient*, *emprisonnaient*, *avec ces filaments*, *des flacons remarquables ou d'autres vases*. C'est, du reste, ce qui se fait encore aujourd'hui.

On peut juger, par ces extraits, tout l'intérêt que présentent les *observations* du savant commentateur, et tout le parti que pouvaient en tirer les futurs traducteurs de Pline. Il est donc bien regrettable, comme nous l'avons dit, qu'elles n'aient pas été livrées à la publicité.

T

EXTRAIT DU REGISTRE DES DÉLIBÉRATIONS DU CONSEIL GÉNÉRAL DU VAR. — ANNÉE 1833, N° 40.

HERBIER DE M. GÉRARD.

« Le Conseil général du Var,

» Considérant que l'*Herbier* de M. Gérard, de Cotignac, est un
» ouvrage digne d'embellir la bibliothèque du département et
» doit être considéré comme un hommage mérité à la mémoire
» de cet homme célèbre.

» A délibéré d'inviter M. le préfet à faire, au nom du dépar-
» tement, l'achat de l'*Herbier* de M. Gérard, de Cotignac, au
» prix de 1,500 francs. »

U

INDICATION

DE QUELQUES-UNES DES SOCIÉTÉS SAVANTES DONT LOUIS GÉRARD FAISAIT PARTIE *.

MONTPELLIER. — *Société royale des sciences*. (Diplôme du 2 février 1758, signé par de Ratte, secrétaire perpétuel.)

* Je n'ai compris dans cette liste que les *Sociétés* dont les diplômes ou lettres d'avis des secrétaires ont été retrouvés.

Marseille. — *Académie des belles-lettres, sciences et arts.* (Lettre d'avis du 9 juillet 1779, signé : Raymond, secrétaire perpétuel.)

Paris. — *Société d'histoire naturelle.* (Lettre d'avis du 17 septembre 1780, signée par Cels, président.)

Paris. — *Académie royale de médecine.* (Lettre du 4 mars 1787 *.)

Paris. — *Académie des sciences.* (Nommé correspondant, le 6 juin 1787, sur la présentation de Malesherbes et Desfontaines **.)

Paris. — *Société royale d'Agriculture.* (Lettre d'avis du 6 mars 1789, signée : Broussonet, secrétaire perpétuel.)

Londres. — *Société Linnéenne.* (Lettre d'avis du 12 juin 1790, signée : James Edward Smith, président.)

Paris. — *Institut national* (*associé non résident*). Classe des sciences physiques et mathématiques, section de botanique et de physique végétale. (Lettre d'avis de Sieyès, président, en date de ventôse an IV.)

Marseille. — *Société libre de médecine.* (Diplôme du 30 fructidor, an VIII, signé par Moullard, président.

* Par cette lettre, M Lezermes, sous-directeur de la Pépinière royale, donne avis à Gérard que l'Académie de médecine lui a décerné une médaille d'or. La date de son admission m'est inconnue.

** Cela résulte de plusieurs lettres adressées au botaniste. Mais pour avoir une certitude, j'ai demandé des renseignements à l'Académie des sciences, et voici ce que M. Flourens, secrétaire perpétuel, a bien voulu me répondre le 15 décembre 1858. « Le botaniste Gérard a été inscrit sur la liste des corres- » pondants de l'Académie, le 6 juin 1787. — Il a repris son rang après la » révolution, au mois de ventôse, an IV. »

Draguignan. — *Société d'émulation du Var.* (Diplôme de germinal, an IX, signé par M. le préfet Fauchet, président.)

Toulon. — *Société des sciences, belles-lettres et arts.* (Lettre d'avis du 17 janvier 1811, signée : Textorie, secrétaire.)

TABLE DES MATIÈRES.

APPENDICE.

Pages.



FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.



EN VENTE :

A MARSEILLE.	Boy, librairie provençale, boulevart Dugommier, 1.
A TOULON.	Monge, libraire, place Blancard.
—	Renoux, libraire, place Saint-Pierre.
A DRAGUIGNAN.	Siéyès, libraire, rue de l'Ancienne Préfecture, 13.
A AIX.	Remondet-Aubin, imprimeur-libraire, sur le Cours, 53.